



L'Apostrophe

Écrire et penser ensemble

Été 2019 - Cahier n°6

Champ libre
M comme Manager
Par Marie

De la plume au pinceau
« Parcours des invisibles »

Agir ensemble
Les poings dans les poches
Par Cyril et Jacques

DOSSIER

**Le pari
de la confiance**





« Prenons le risque ! »

L'éditorial de *L'Apostrophe* numéro 4 nous invitait à transformer l'inégalité en énergie, pour plus de justice autour de nous. Avec ce numéro 6 de notre revue, nous voulons inviter à continuer, partout où nous le pouvons, à faire grandir cette confiance en la capacité que possède tout homme de se mettre debout pour peu qu'on lui tende la main. Pas si simple d'inviter à la confiance : elle peut même se présenter sous un jour provoquant. Avoir confiance en soi et confiance en l'autre, malgré nos cassures, nos fêlures, relève du défi. Avec ses hauts et ses bas, la confiance nous met à rude épreuve. Rechercher sa stabilité subtile le long d'une vie nous confronte aussi à la peur, aux doutes vis-à-vis de soi et des autres.

“ Et si, à la lecture de ces pages, de nouveaux chemins vers la confiance s'ouvriraient devant nous et devant vous ! ”

Si je veux tisser des liens, entrer en communication, je dois me revêtir d'apparences rassurantes, socialement acceptables. Selon notre éducation, nos expériences de vie, aller vers l'autre est plus ou moins difficile. Les rapports de force sont toujours à l'affût. Des relations sociales qui facilitent une communication fluide exigent, entre autres, que je me conforme aux normes de la société. En ai-je envie ? En ai-je la capacité ? Que pense l'autre de cet accoutrement en « prêt-à-porter » qui n'a pas été taillé à ma mesure ?

J'ai surtout besoin d'être apprécié comme je suis, de vivre dans des conditions qui me permettent d'être « vrai ». J'aimerais qu'on me donne l'occasion de croire en moi-même. Pas simple de se sentir « emmuré » socialement pour différentes raisons : replié sur moi-même, bardé de systèmes de défense, rongé par la maladie ou l'isolement, jugé par le regard d'autrui. Ce besoin est encore plus fort si je suis en prison ou en semi-liberté. Ouvrons nos portes à des rencontres fraternelles. Osons pousser nos cris, surtout ceux qui viennent de loin, de si loin, de très loin. Prenons le risque de la parole et de l'écrit ! Continuons notre chemin pour qu'en toute rencontre, chacun ose donner et accepte de recevoir ! Les regards bienveillants, les paroles

authentiques nous encouragent à poursuivre cette nouvelle expérience. Écouter une musique, évoquer des odeurs et des parfums, peuvent renforcer des liens et redonner un nouvel essor à une confiance chancelante.

Des liens et des lieux peuvent aussi faciliter notre marche sur le chemin ardu de la confiance en soi, en autrui et vis-à-vis de la société. Nous espérons tous avoir un jour le bonheur de trouver ces espaces de vie, « ces parenthèses enchantées », où l'on est accepté tel que l'on est et reconnu pour ses talents !

Nous pouvons alors goûter les fruits de la confiance : oser être soi, oser agir pour transformer ce qui ne va pas, accepter autrui tel qu'il est, comme je souhaite être moi-même accepté tel que je suis ! Puis, quand l'horizon est trop étriqué, la lecture permet l'évasion. La lecture est un voyage où chacun choisit son rythme, laisse libre cours à son imagination mais aussi où il prend conscience que d'autres réalités sont possibles.

Et si, à la lecture de ces pages, de nouveaux chemins vers la confiance s'ouvraient devant nous et devant vous !

Et si nos yeux s'illuminaient à la vue de nouveaux possibles !

Et si nos cœurs brûlaient de nouvelles audaces !

Confiance. ■

Catherine et Solen





De vous à nous	8
Pour toi, mon frère émigré	9
Pour qu'une parole existe, il faut un lieu d'accueil	10
« Nous exprimer en toute liberté »	11
<i>Comment est composée L'Apostrophe ?</i>	12
Champ libre	13
M comme <i>Manager</i>	15
Voyage avec le vent	17
Le grand pesant tend ses filets	18
France : en semi-liberté, à demi libéré	20
DOSSIER	
Le pari de la confiance	22
Vous avez dit confiance ?	25
Se risquer à la confiance	29
<i>Mon endurance de vie</i>	31
Instincts de confiance	32
Écrire la confiance	34
Lettre à un ami... cher ou inconnu	37
La relation de confiance	38
Quelle société de confiance ?	40
<i>Une société de confiance : rêve ou chimère ?</i>	41
Le jeune homme à la chemise blanche	43
De la plume au pinceau	44
« Parcours des invisibles »	45
Lignes de vie	78
P'tit Louis	79
Adieu P'tit Louis	81
Les combattants	82
Agir ensemble	88
Les poings dans les poches	95
Sources et ressources	94
Profondément transformée	99
Empreintes	102
Poussière	107
Pompe à essence	110

La parole libérée ne reste pas sans effets : elle nous rejoint et résonne en nous, suscitant d'autres paroles, réactivant d'autres expériences, en consonance ou en contrepoint. *L'Apostrophe* est lue, relue et commentée. La parole circule, se prend et se donne. En liberté. Cette rubrique a pour objet de s'en faire l'écho.



Pour toi, mon frère émigré

Michelle est bénévole au Secours Catholique et a participé à un des ateliers d'écriture sur la question de la migration. Elle nous partage à son tour un texte sur ce sujet.

Tes yeux pleins de douleur scrutent l'horizon
Tandis que la vague, insensible à ta peur,
Mugit et se creuse, sombre tourbillon
Riant avec le vent de la plaie de ton cœur.

Le ciel pleure des larmes de remords
Et le soleil en deuil de chaleur
Lutte pour franchir ces nuages de mort
Espérant vainement te réchauffer le cœur.

Tu l'espérais, cette terre d'asile
Où tu pensais trouver la paix
Loin des grenades et des fusils
Loin de tous ces cris désespérés.

Tu la voulais posée sur ton épaule
Cette colombe au rameau d'olivier
Roucoulant la douce barcarolle
Fleurie d'amour et de gaieté.

Mais fut vaincue la frêle embarcation
Surchargée de tous ces corps déchirés
De ces mères serrant leurs nourrissons
De ces enfants aux grands yeux apeurés.

Et la mer, désormais leur tombeau,
Hurle depuis de sombres mélodies
À vous, tendres victimes de ces bourreaux,
De ces noirs passeurs voleurs de vies.

Je ne regarderai plus la mer comme autrefois
Car il me semble entendre du fond de l'horizon
Des cris lointains remplis d'effroi
De tous mes frères en perte.

Michelle

Pour qu'une parole existe, il faut un lieu d'accueil

Pierre Chantrier anime un atelier d'écriture au sein du Centre d'entraide pour les demandeurs d'asile, réfugiés et exilés (Cèdre), à Paris. Ce groupe a activement participé à la rédaction du dossier « Migrer, migrants, migrations », publié dans *L'Apostrophe* numéro 5. Slameurs, danseurs, comédiens... les participants à l'atelier font vivre leurs textes et ceux de *L'Apostrophe* dans tous les lieux qui leur prêtent scène. Ce texte est le discours introductif d'une présentation faite à la librairie Actes Sud à Paris, le 10 février dernier.

En préambule, je dirai que cet atelier doit beaucoup à Jean-Marc Boisselier qui nous a fait connaître, grâce à son expérience et à ses encouragements, ce que peut être un atelier d'écriture, sa raison d'être, ses techniques. Et je reprendrai une réflexion d'Henry David Thoreau, citée par Jean-Marc : « *Ce qu'il y a devant nous et ce que nous laissons derrière nous, ceci est peu de chose comparativement à ce qui est en nous. Et lorsque nous amenons dans le monde ce qui dormait en nous, des miracles se produisent.* »

Le miracle en l'occurrence, pour nous, c'est d'avoir pu semer des graines, la parole « écrite », et qu'elles soient devenues des plantes qui ont donné leurs fruits. Ces fruits n'existent que grâce à la bonne volonté de chacun, à l'amitié qui s'est développée entre nous. En effet, pour qu'un fruit pousse, il faut un contexte, un terreau favorable. Voilà ce qu'a été et est toujours cet atelier d'écriture. Et, plus généralement, pour élargir cette remarque : pour qu'une parole existe, il faut un lieu d'accueil et c'est là l'importance des associations qui pallient l'inhospitalité de nos sociétés, comme l'a dit Edgar Morin dans cet entretien avec Alain Touraine donné à *Libération*, et qui créent des îlots de résistance où l'échange peut avoir lieu. Car ce sur quoi il faut insister, c'est que les migrants ne viennent pas les mains vides, ils ne viennent pas pour prendre. Ils viennent avec leurs

savoirs. Et c'est ce qui s'est passé concrètement dans cet atelier d'écriture. D'abord, ils nous ont donné à entendre l'expérience de leurs vies, dans leurs textes. Puis une des participantes, Martine, nous a permis de monter un extrait d'une pièce qu'elle a écrite. Ce travail a été présenté deux fois au Cèdre, l'année dernière. Nous continuons à travailler sur cette pièce, avec l'espoir que nous pourrions la représenter bientôt. Par ailleurs, cette année, à partir de récits écrits dans le cadre de l'atelier d'écriture, et grâce à Dolphy qui est chorégraphe de métier, nous avons monté et déjà joué un spectacle que nous allons vous présenter tout à l'heure.

Pour résumer, c'est le savoir des participants à l'atelier d'écriture qui a contribué à sa réussite, à sa pérennité, à son orientation. Sans eux, il ne serait pas ce qu'il est devenu. Citons aussi le beau travail de Frédérique Toutain dont nous pouvons admirer une partie des réalisations accomplies lors d'un atelier qu'elle a animé au Cèdre et qui donne une dimension plastique à ces récits, à ces expériences de vie. Des photos de ce travail sont affichées dans la vitrine de la librairie.

Voilà le miracle dont parle Thoreau, le miracle de la rencontre, de l'amitié et du partage. ■

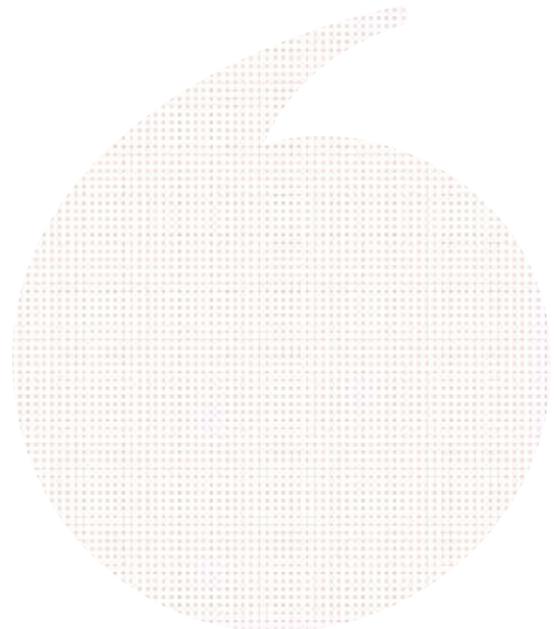
Pierre

« Nous exprimer en toute liberté »

Zahra participe à l'atelier d'écriture de Roubaix. Elle fait partie des plumes dont les mots ont nourri le dossier de *L'Apostrophe* numéro 5 consacré aux migrations. Lors d'une fête organisée à Roubaix pour la sortie de la revue, elle a écrit ce mot pour remercier. Simplement.

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation du livre *L'Apostrophe*. J'ai envie d'adresser des remerciements très sincères à M. Jean-Marc qui a établi une relation de confiance avec nous. Pour une fois dans notre vie, nous avons pu nous exprimer en toute liberté, exprimer nos peines, nos douleurs et nos souffrances. Sans nous rendre compte que les idées s'achèvent l'une derrière l'autre. En toute sincérité, je veux dire combien l'atelier d'écriture est un guide qui nous a aidés à trouver des solutions pour avancer. ■

Zahra



Comment est composée L'Apostrophe ?

L'originalité de cette revue tient à ses auteurs

Tous les auteurs de cette revue sont des personnes vivant ou ayant vécu des difficultés ou de la précarité dans leur vie. Elles ont écrit individuellement ou collectivement, notamment au sein d'ateliers d'écriture.

Les textes individuels ont directement été écrits par leurs signataires. Certains sont sortis tels quels de l'imagination créative de leurs auteurs, d'autres ont fait l'objet d'un travail avec d'autres membres du groupe ou l'animateur de l'atelier. La pensée demeure totalement celle des auteurs.

Les textes collectifs résultent des échanges et des confrontations au sein de l'atelier d'écriture. Le texte se façonne collectivement à partir de ces matériaux. Une version est redonnée à lire aux membres du groupe afin de nuancer et de compléter la séance suivante jusqu'à parvenir à un texte représentatif des idées partagées par tous les membres du groupe.

Le dossier thématique comprend à la fois des textes individuels et collectifs. 95 % des expressions sont celles des membres des groupes. Les 5 % restant tiennent aux mots de liaison, d'articulation et autres corrections mineures. Le dossier thématique est une composition, qui tente de faire droit à une certaine logique, à partir du matériau, riche et bouillonnant, que constituent les expressions en « je », « on » ou « nous », qui ont été partagées, oralement ou par écrit, sur le sujet abordé.

Tout ce qui s'exprime n'est pas pépète, mais il y en a toujours, et de fort belles ! C'est, en général, le cas des images qui sont souvent beaucoup plus parlantes que bien des discours.

Le dossier thématique résulte de plusieurs séquences de travail avec les membres des trois groupes différents. Sauf indication contraire, notamment pour les textes encadrés, les contributions spécifiques de chaque groupe ne sont pas distinguées.

Nous faisons le choix de garder certaines contributions individuelles, originales ou significatives, en général signalées par des guillemets. Nous n'utilisons pas ceux-ci lorsque ce qui est affirmé relève d'une prise de position collective.

Le rôle de l'animateur d'atelier : il n'intervient pas sur le fond. Il est là pour favoriser la libération de l'expression et accompagner sa mise au travail. Il donne des indications, propose des pistes pour favoriser le travail d'écriture ou de réécriture et faire, autant que de besoin et en dialogue avec les auteurs, davantage droit à la musique des mots, à l'émotion, à la clarté des messages que les signataires veulent transmettre.

En ce qui concerne les textes collectifs, l'animateur a de même pour mission de susciter l'expression personnelle de chaque membre du groupe, de questionner, relancer, aiguillonner, favoriser le dialogue entre tous et repérer les éléments relevant d'une prise de position collective. Là non plus, il n'est pas là pour faire passer ses idées.

Nous sommes conscients que cette composition n'est, en elle-même, naturellement pas neutre. Le risque de manipulation, même inconsciente, ou à tout le moins d'interprétation erronée, demeure présent. Nous tentons le pari de l'honnêteté et de la fidélité à la parole et à la pensée des auteurs. Les textes sont, dans cette intention, relus et validés par les groupes et peuvent faire l'objet de plusieurs allers et retours entre eux et les membres du comité éditorial. (Eux-mêmes, pour moitié, membres de ces groupes.) Bonne lecture à tous... ■

Les membres du comité éditorial

Une rubrique pour donner à entendre une parole libre, une expérience personnelle – jusqu’à l’intime parfois – de personnes vivant ou ayant vécu des situations de pauvreté et d’exclusion. Ces textes peuvent avoir été écrits d’un seul jet de plume ou avoir fait l’objet d’une plus ou moins importante mise au travail en atelier d’écriture. Dans les deux cas, ils disent quelque chose qui touche à la vérité de l’être profond de leurs auteurs et invitent à un déplacement du regard.



À propos de l'auteure

De Marie qui a écrit ce texte, on sait qu'elle a quelques temps suivi la route du Secours Catholique au sein d'un groupe de recherche d'emploi et qu'elle est, comme en témoigne son « M comme Manager », une militante pour un travail... et pour des responsables qui respectent la dignité de chacun.

M comme Manager

Il y a six mois, j'ai décroché un boulot... Si, si, un vrai, avec uniforme de rigueur, horaires aussi hachés qu'un steak, chef et collègues, contrat et feuille de paye... Tout, quoi.

Pas de quoi devenir riche, mais bon. J'y ai cru.

Il était temps de toute façon : j'en avais ras le bol de me lever le matin et de savoir que ma vie ne sert à personne.

S'habituer aux bons gestes, tenir la cadence, s'activer en permanence, sourire en toutes circonstances, comme si la soumission joyeuse aux humeurs de la clientèle était l'honneur et la condition de l'épanouissement de toute une vie...

Faut s'y faire, mais j'étais motivée.

Je croyais même avoir compris que c'était un travail d'équipe.

Littéralement.

Il me restait à découvrir l'« esprit maison ».

Ses mots-clefs et sa réalité crue, derrière la façade jeune et dynamique.

Je pensais service et efficacité, certes, mais aussi entraide, soutien, reconnaissance, confidences, amitiés naissantes et rires complices, réussir ensemble, quoi... Ce genre de bonnes choses.

Ce fut compétition, évaluation des performances (prétendue), nomination des « meilleurs » du mois, pleurs plus ou moins ravalés et grincements de dents, fatigue et démotivation, le tout sous la conduite débile d'un petit chef en mal de pouvoir et d'avancement.

Le « manager ».

Oh, le beau cas !

« Manager »...

Ce mot me reste en travers de la gorge... Suffisance caractérisée, décisions arbitraires, reproches par principe et remarques fines, inspirées par mon bronzage naturel ou mes féminines rondeurs, émises par celui dont la boîte nous a affublés...

Il faisait très fort, le bougre !

J'écrase, donc j'existe... Et vous vous écrasez si vous voulez continuer à exister.

Le tout enrobé d'un simulacre de bienveillance, de pseudo humour et d'une sauce aigre-douce de prétendue recherche de résultats et d'intérêt collectif. C'est qu'il en a plein la bouche quand il parle de son rôle de « *manager* », le Monsieur !

Le ridicule ne tue personne, paraît-il...

Ce serait à mourir de rire si cela ne cassait personne !

Un soir de tempête, mue par un vague pressentiment et, à vrai dire, un bien réel ressentiment, je suis allée chercher quelle était l'origine de ce mot anglais « *manager* ».

Plutôt révélatrice...

Il n'y a pas que les Français qui empruntent à la langue anglaise pour faire chic...

“ Intégrer la discipline
et éviter les pas de côté...
Une forme de dressage... ”

Manager semble venir de l'italien *maneggiare* (« contrôler », « manier », « avoir en main »), influencé par un vieux mot français « manège »... Vous savez, ces sortes d'arènes de sable où les chevaux tournent en rond, apprennent à aller au pas, tenus par une longe pour intégrer la discipline et éviter les pas de côté...

Une forme de dressage...

Et puis, quoi encore !

Cela m'a suffi.

Ras le bol des macs de tous poils !

Sans doute le nôtre relevait-il de la caricature, mais on devrait toujours s'intéresser de plus près au sens des mots avant de les utiliser.

Le lendemain de cette éclairante recherche, alors que je n'étais même pas la cible des reproches du jour, ou justement pour cette raison, j'ai décoché mes flèches... plutôt vigoureusement... avant, forcément, de raccrocher mon tablier... et le boulot.

Tout a un prix.

Tout juste atténué par les petits mots de discret soutien émanant de plusieurs de mes trop éphémères compagnons de corvée.

Eh bien, voilà.

Le gars de Pôle d'emploi va sans doute faire la gueule, mais la nécessité n'exuse pas tout.

M... alors ! ■

Marie

À propos de l'auteur

Mohammed Al Hodai est un poète yéménite exilé en France. Il a publié « Un jour, j'ai marché sur le temps et j'ai vu des histoires » et « Voyages avec le vent ». Dans ses textes qui chantent la solitude de l'exilé, le poète – qui écrit d'abord en arabe avant de passer au français - dit « essayer de traduire la langue de ses montagnes ».

Voyage avec le vent

Assis sur les souvenirs, tirés par la nostalgie

Sur une place pleine de monde, je n'étais pas tout seul, j'étais avec mon ombre, en terrasse, buvant et regardant les passants. Il y avait des musiciens qui jouait en face de l'Opéra, il y avait aussi des gens qui dansaient... À côté de moi, j'ai entendu deux filles. Elles parlaient des vacances, je n'étais pas intéressé par ce qu'elles disaient.

Un homme a attiré subitement mon attention, il buvait en écoutant la musique, il avait l'air bourré mais son visage racontait son histoire, les reliefs de sa terre, d'une civilisation, du peuple caché derrière sa poitrine.

J'étais en train de me baigner dans mes idées, de me regarder sur le sol. Je voyais un désert, les montagnes d'où je descendais, la vallée avant de voyager pour chercher mes cheveux et mon ombre entre les arbres. À un moment donné, mon regard a croisé celui de cet homme. J'ai vu sur son visage des questions : « *Que fais-tu ici ? Où étais-tu avant de venir ici ? Mais qui es-tu ?* »

J'ai pris un peu de temps, j'ai fait un petit voyage à l'intérieur de moi pour essayer de répondre. Où étais-je ? J'étais dans une terre embrassée par les pieds des montagnes, les arbres embrassés par la lumière et la feuille du ciel. Mais le vent m'a ramené ici.

Qui suis-je ? Je suis une ombre qui cherche son corps entre la discussion de la nuit, du jour et une destination. Je suis l'ami de l'espoir qui a commencé à être désespéré. Elle veut battre en retraite, je l'encourage, je prends sa main, je l'invite à me remarquer survivre, à écouter ma parole pour qu'on continue le chemin. On peut marcher ensemble sur le ciel, même sur nous...

Qu'est-ce que je fais ? Je fais comme tout le monde, j'aspire le temps, je le mets dans ma bouche. ■

Mohammed Al Hodai

À propos de l'auteure

Nelly Cavalon, la soixantaine, mère de famille... Autrefois, pas d'études, pas de carrière, beaucoup d'échecs et, aujourd'hui, beaucoup d'amis, des jours très affairés... Tranquille quoi, ou presque... Mais certainement une belle vie après des luttes dures et répétées... qui se finissent en grands plaisirs de vie malgré les regrets, dans le soulagement et la joie de l'écriture. Elle dit toujours : « J'ai tout raté mais toujours avec beaucoup de bonheur. »

Le grand pesant tend ses filets

Le grand pesant tend ses filets en arabesques de brume sur les pauvres, les massacrés, sur tous les cabossés aux vies de travers, les pousse à la fosse, à la marche à l'envers, étend un piège de linceul qui se file en lignes, s'étend, se vrille, se contourne, se détourne, s'enfuit d'arabesques en arabesques pour composer l'apparat, faux, des mystères de l'infini tandis que, dans une coquille fondue dans l'agilité de l'oubli, gémit l'esprit d'un souffle meurtri qui s'étend, se vrille, se contourne, se détourne et s'enfuit au plus profond des possibles retranchés en retrait du monde et ses dangers.

“ Le désir de plaisir dort dans la nuit des coquilles fracassées. ”

L'enfer de l'inconnu sourd *cursif*, épieur, guette prédateur, noyé de brumes et des pièges de ses arabesques. L'esprit du souffle se risque, glisse hors du connu où il vient éclater contre le leurre de la niaiserie, hululée, du monde qui se meut en un *gribouillis* inaudible, inaccessible, incompréhensible, et renvoie, apeuré, le souffle effrayé au très profond douillet connu de la coquille qu'il transporte au secret de tous comme un *logogramme* à brandir de bon droit de retrait de vie grouillante et grands dangers d'inconnu. C'est un *phylactère* nécessaire à la survie, un grigri à agiter contre les maléfices du monde et ses pièges tendus aux souffles d'espérance de paix et chemin dans les forêts. Pour les mauvais regards faussés, c'est un *rébus* à décrypter, à réduire à la merci du pouvoir de puissants malintentionnés.

Plutôt que de venir toquer à la coquille, il faut de la patience, un peu de long silence, attendre que le soleil perce les brumes. Il faut que le souffle respire à son aise, qu'il ne se sente pas attaqué, acculé, matraqué, roué de coups, sans ennemi apparent. Plutôt que de venir envahir la coquille, il suffit d'un *signe*, d'une respiration d'aise, d'un espace généreusement entretenu de recul, de temps et d'attente, de mots tendrement *tracés* sur du papier cacheté pour que la vie et son destin soient changés. Il est trop tard. La chance a passé. Le cruel a chargé de l'inattendu. C'en est fini du souffle et de son esprit. Il reste infiniment retranché en profond de coquille sans espoir jamais d'aller affronter les brumes en arabesques et les mystères de l'infini.

Le désir de plaisir dort dans la nuit des coquilles fracassées où sont réfugiés tous les pauvres, tous les massacrés, tous les cabossés aux vies de travers, poussés à la fosse, à la marche à l'envers... ■

Nelly Cavalon



À propos de l'auteur

Mickaël purge une peine sous le régime de la semi-liberté à Douai, dans le nord de la France. Il est invité, par le Secours Catholique, à témoigner. Il réunit ses compagnons placés au sein de son centre et collecte leurs impressions. Les mots s'entremêlent et les expériences, bien que disparates, dessinent une réalité. Celle d'une porte vers la liberté, pas complètement fermée. Pas complètement ouverte non plus.

France : en semi-liberté, à demi libéré

Ce vivre ensemble a un goût amer

Nous sommes actuellement sept au quartier de semi-liberté de Douai, et j'invite mes compagnons à me rejoindre afin de participer à cet écrit. Nous venons tous d'horizons différents, et sommes de confessions religieuses différentes. Notre âge nous divise, notre religion nous écarte, la couleur de notre peau nous sépare, pourtant, ce soir, assis autour de la table, nous ne faisons qu'un... Nous sommes des détenus.

Mais quel est donc ce lien si fort qui dépasse les *a priori*, les préjugés, voire les lois humaines ? Le « vivre ensemble »... comme cette phrase résonne dans ma tête. Ce vivre ensemble a un goût amer : ce n'est pas celui d'une famille, d'une fraternité, d'une association, pas celui de la main tendue, de la charité... Simplement vivre ensemble face à l'adversité, face à l'injustice. Il y aurait tant à dire sur ma situation personnelle, sur les inégalités dont je suis victime. Mais je préfère cette fois-ci être à l'écoute. Jean Rodhain me l'a dicté : « *J'ai trouvé la joie du jour où j'ai moins pensé à moi. Mes soucis sont mon huis-clos, je tourne en rond dans la prison de mes ennuis personnels.* » Une personne... pas un numéro d'écrou... que c'est bon de pouvoir l'écrire !

**« La prison déshumanise,
désocialise.
Pire, elle infantilise. »**

Une humanité balayée

Alors, je les écoute, chacun leur tour, dans un brouhaha ambiant, fidèle à la prison. Bien sûr, il y a Alain, le plus âgé, notre orateur. À chaque réflexion, ou questionnement, les regards se tournent vers lui. Comme si chacun avait besoin de son acquiescement pour s'exprimer. Mais l'essentiel est là, nous échangeons, les avis ne divergent pas.

« *Tous ont conscience d'une chose : la prison déshumanise, désocialise. Pire, elle infantilise.* »

Dylan, Kevin et Morgan me rejoignent sur une idée, la perte de notre dignité lors des fouilles quasi systématiques. Chacun redevient, quatre heures par jour, un père, un homme, un ami, un collègue de travail, un confident... Quatre heures à être « humain », balayées par cinq minutes de fouille lors de retour à la détention.

À nouveau, nos voix s'élèvent sur nos conditions d'hébergement. Chacun y va de sa petite touche personnelle, comme s'il ne fallait rien oublier, ne rien laisser passer : un quartier insalubre, vétuste, au mobilier obsolète, rongé par l'humidité. Une salle d'eau quasi inaccessible, couverte de salpêtre. L'impossibilité d'accéder aux cantines afin d'améliorer notre ordinaire. Mais, surtout et avant tout, l'irrespect total des horaires : des retards plus que fréquents entraînant des pénibilités à l'extérieur, jusqu'à des pertes d'emploi.

Oui, car une partie de nous est une personne à l'extérieur avec ses contraintes et ses obligations. Une personne... pas un numéro d'érou... que c'est bon de pouvoir l'écrire ! Il y aurait tant à écrire, mais je citerai une fois de plus le fondateur du Secours Catholique : *« L'exacte balance est le symbole de la justice. La charité, elle, n'a pas de balance. Elle ne pèse personne. Mais tous, au dernier jour, nous serons pesés sur la charité. »*

« Il est à noter que notre liberté nous a été retirée. Nous n'attendons pas la charité, mais la justice. »

Accordez-nous notre dignité d'homme. Rien ne justifie une décision inhumaine ou dégradante. À ce titre, j'ai une pensée pour Fabrice, ancien « semi-lib » qui s'est vu refuser une modification de son emploi du temps qu'il avait demandée afin de participer au retour à son domicile de sa mère gravement malade.

Nos déceptions, nos doutes, nos colères face à l'injustice pourraient se transformer en haine, en mépris, en violence. Pourtant, il n'en est rien. Mesdames et messieurs les décisionnaires, nous vous remercions, car vous nous avez accordé le plus beau des cadeaux : vivre ensemble ! ■

Dylan, Kevin, Kamal, Medhi, Morgan, Alain et Mickaël



DOSSIER

Le pari de la confiance

La confiance... Voici un mot, un thème, un sujet qui peut paraître – et a pu paraître – extrêmement abstrait pour tout un chacun et en particulier pour les membres du comité éditorial de votre revue. Et, pourtant, il a suffi de quelques échanges, regards, sourires, interrogations, doutes et questionnements pour que le sujet apparaisse éminemment concret, ancré dans notre quotidien à tous.

De l'estime de soi au système économique, la confiance est un ferment qui permet à l'individu comme à la société de grandir et de se construire. Retirez la confiance et notre château social s'effondre, et nous nous effondrons !

Sans confiance, pas de relations. Sans confiance, pas d'amour. Sans confiance, pas de développement.

Ainsi, la perte de confiance est un drame pour la société qui est alors très vite gangrénée par ses peurs et finit par se refermer sur elle-même. Ainsi, la perte de confiance en soi et en l'autre est un drame pour l'individu qui s'enferme dans une spirale de repli sur soi.

Comme l'expriment les auteurs de ce dossier, la confiance est précieuse mais elle n'est pas « naturelle ». Elle demande de se construire et de s'éprouver. Elle prend du temps, celui de l'approvisionnement... Les groupes de Dreux, Quimper et Roubaix en témoignent avec leur vécu et leurs mots. Ils partagent sans fausse pudeur les « petits riens » qui leur permettent chaque jour de continuer à avoir confiance, malgré la dureté de leur monde et la fragilité de leur situation. Et ils nous encouragent, nous lecteurs, à risquer la confiance, à faire le pari de la confiance pour construire ensemble un monde meilleur. ■

Aimer, c'est risquer le rejet.

Vivre, c'est risquer de mourir.

Essayer, c'est risquer l'échec.

Faire confiance, c'est risquer la déception.

**Le plus grand des dangers, c'est de ne pas risquer,
D'être enchaîné dans ses certitudes, comme un esclave.**

Seul celui qui ose risquer est vraiment libre !

Risquer est une nécessité.

Trois groupes ont participé à la rédaction des pages de ce dossier. Ils sont issus de Normandie, de Bretagne et du Nord :

Le groupe de Dreux : le groupe convivial de l'Escale du Secours Catholique accueille, semaine après semaine, des personnes en situation de fragilité. C'est là que, petit à petit, des relations de confiance se créent, qui permettent de se poser pour réfléchir et écrire en toute sérénité.

Animées par Béatrice, David et Jean-Marc, deux journées d'atelier d'écriture ont permis de se pencher sur la question « *Ce qui nous met en confiance...* ». Partage de regard sur des moments particuliers où les membres du groupe se sont sentis fiers, heureux d'avoir réussi, eux-mêmes ou un proche. Ont contribué à ce dossier : Janine, Daniel M., David, Cinthia, Béatrice, Claire, Anne-Marie, Rémi, Daniel P., Gisèle, Christine, Jean-Pascal, Étienne.

Le groupe de Quimper : l'atelier d'écriture se déroule au sein d'un café solidaire. Autour d'un noyau de réguliers, sont accueillies également des personnes qui viennent découvrir ponctuellement cette façon créative d'écrire. Quelques autres personnes, venues de maison de retraite, participent également aux ateliers.

Ces ateliers sont animés alternativement par Marion, Isabelle T. et Solen.

Ont contribué à ce dossier : Pierrette, Amin, Virginie, Catherine, Marion, Isabelle T., Mme Touchard, Mme Renevot, Mme Bernard, M. Améon, Isabelle M., Jacques, Daniel, Fabien, Jean-Yves et Jean-Louis.

Le groupe de Roubaix : l'accueil de jour du Secours Catholique de Roubaix s'est lancé dans l'aventure de l'atelier d'écriture depuis plusieurs numéros de *L'Apostrophe* déjà. Animé par Malika, le travail autour de la confiance a été mené pour ce numéro par des habitués des lecteurs de la revue, Zahra, Allal, Richard, Régua, rejoints de nouveaux membres : Yacine, Sylvie, Sophie et Steevens, tous des membres actifs au Secours Catholique. Ils ne perçoivent pas la confiance de la même façon mais sont tous d'accord sur le fait qu'au fur et à mesure de leurs venues au Secours Catholique et des partages de moments de convivialité avec des personnes de toutes origines, ils ont chassé la méfiance qui s'installe de plus en plus dans la société d'aujourd'hui ! ■

Vous avez dit confiance ?

Comment trouver la confiance, en soi comme en l'autre ? Autant de réponses qu'il y a d'expériences individuelles. Une seule certitude cependant : pour « avoir ou inspirer confiance », il faut nécessairement être au moins deux. Et c'est là que cela peut se compliquer...

La confiance est essentielle dans la vie de chacun d'entre nous. Sans confiance, en effet, nous ne pouvons avancer et réaliser nos projets. Le trio gagnant de la confiance serait-il pour nous : acceptation, respect et reconnaissance ?

Je suis bien avec moi-même, si je m'accepte.

Je suis bien avec moi-même, si je respecte l'autre et me sens respecté.

Je suis bien avec moi-même, si je suis reconnu par autrui.

Selon les aptitudes de chacun, les circonstances de la vie, l'environnement, la confiance vacille et éclaire plus ou moins fort nos vies. J'ai confiance et j'ai de l'espérance dans le genre humain. La confiance en soi et envers autrui nous aide à grandir. La confiance, c'est comme un ami personnel à l'écoute de soi-même et des autres. Quand elle m'habite, elle m'apporte optimisme, joie et amour. Merci, reste avec moi !

Inégalités de chance

Quand la malchance a démarré dès l'enfance, c'est plus difficile d'avoir confiance. Comme le travail sur soi n'est pas facile, de quel appui et soutien avons-nous besoin pour oser changer nos habitudes ? Le temps semble nécessaire pour s'apprivoiser, mieux

se connaître et se respecter soi-même et les autres à la fois. Le temps est salutaire. Par exemple, une période de chômage peut permettre de prendre ce temps, de regarder le monde un peu autrement. On peut être moins à cran et prendre du recul.

Elle est dure la société, et particulièrement le regard d'autrui. Alors, certains décident de s'en détacher, en se mettant dans une bulle, pour ne pas être blessé et retrouver le calme. Ne pas faire de bruit, rester discret pour ne pas attirer les regards, les médisances. Ne plus avoir d'attentes envers la société. En voilà une solution ! La méditation et le lien

à la nature permettent aussi de dissiper la colère pour ouvrir la voie à un autre chemin, celui qu'on choisit, l'assumer et mieux

vivre en société. Pour d'autres, l'ouverture aux autres a permis d'élargir les réseaux de connaissances. Mais il faut oser, il faut se risquer. Risquer de se tromper, mais aussi risquer de belles rencontres.

« La confiance en soi et envers autrui nous aide à grandir. »

La confiance, c'est beau !

Faire confiance, se faire confiance ne nécessite-t-il pas d'arrondir les angles pour se rencontrer sur l'essentiel ? C'est vivre ensemble, accepter le caractère de chacun pour le bien de tous. Être trop naïf nous pé-

nalise et atteint notre niveau d'estime de soi. Les déceptions existent et peuvent être nombreuses ! Parfois, nos expériences vécues négativement par le passé ressurgissent pour nous rigidifier. Avoir une personne de confiance dans sa vie, c'est chouette ! Cette confiance aide à être fort face aux épreuves de la vie, à les affronter et à les traverser.

Confiance,
 Mon cœur est ce soir en cure de jouvence
 Et mon esprit est rempli de joie.
 Qui m'entraînent vers un nouveau
 Rythme de rencontres humaines,
 Nouvelle cadence !
 Dans les hommes, j'ai, enfin, de plus
 En plus de confiance
 Et je pense que je peux partager avec eux
 Beaucoup de confidences.

Je t'ai rencontrée ce jour d'été
 Où mon intuition s'est révélée.
 Notre amour dure toujours,
 Enchanté comme au premier jour.
 Mon expérience dans la vie m'a servi.
 Ce bonheur donne enfin le vrai sens de ma vie.

Se trouver soi

Je fais confiance quand je prends contact avec mon être intérieur, qui est amour, tolérance, en oubliant tout ce que j'ai vécu. Mon passé, c'est trop difficile, je préfère penser au futur, même si on ne peut pas enlever le passé. Quand on a des choses difficiles gravées dans le cœur, dans la tête, on ne peut pas les retirer.

J'essaye d'être disponible au moment présent pour rester dans la rondeur et dans la chaleur de la confiance donnée et reçue. C'est si agréable ! Pour construire cette paix intérieure, j'ai besoin de sécurité. J'ai besoin de l'assurance qui me rend positif et optimiste. La simplicité de vie au quotidien m'y conduit.

Pour aimer, d'abord s'aimer soi-même !
 Accepter sa peau, être bien dans cette peau,

Noire ou blanche,
 Plus ou moins colorée,
 Plus ou moins belle,
 Plus ou moins marquée
 Par les blessures de la vie,
 S'aimer et s'accepter
 Tels que l'on est aujourd'hui !
 Ah, c'est si simple et parfois si compliqué !

Écouter la nature

La nature présente autour de nous est source de détente, voire d'inspiration. La nature et les animaux nous enseignent l'ap-
 privoisement et l'accueil mutuel.

Quand la confiance a gagné, je m'en souviens, c'était en 1989. J'ai eu un déclin. Je n'en pouvais plus du système « pognon » matérialiste. Je recherchais un autre état d'esprit devant la vie. Je recherchais une autre issue pour ne plus subir les autres. C'était dur, j'ai lutté. J'ai pris conscience du chemin qui m'aiderait à m'accepter et à trouver la vie qui me convient. Je me suis libéré des attitudes affligeantes qui m'anéantissaient ; elles ne m'atteignent plus aujourd'hui. De toujours, j'ai aimé la nature, j'en ai fait mon métier. Être jardinier, c'est créer et se sentir relié à la nature et à la vie. J'ai toujours senti fortement que, dès que je m'éloigne de la nature, je me perds moi-même. Ce chemin spirituel m'a conduit à la paix, il ne cesse de s'élargir depuis cette date, au prix de la méditation et de l'humilité. Méditer, c'est réfléchir profondément aux valeurs humanistes de vie qui me sont chères.

J'aime observer la nature, les oiseaux. C'est une belle école de la vie. Il faut savoir observer autour de nous : la nature a beaucoup de choses à nous dire. Quand on randonne en montagne, on a besoin de se faire confiance les uns les autres. C'est même vital quand il s'agit de passer crevasses et ponts de neige ! Regardez les arbres, eux savent vivre en harmonie les uns avec les autres. Certaines essences savent même faire de la place pour ceux qui poussent.

Quand je prends le bateau, j'aime regarder le paysage, les oiseaux, les canards qui volent au-dessus de la rivière. Quand il fait beau, je regarde les pigeons dans les arbres. Je vois parfois des nuages gris qui cachent le soleil ou la lune, lorsque vient la nuit. Au loin, je vois un avion au milieu du bleu et du rose. Je marche le long de la rivière et je retrouve les canards qui nagent. Je lève les yeux et je ne vois que toi... le ciel.

Ce midi, une guêpe tournait autour de moi. J'ai mis un peu de jus de melon sur ma main. La guêpe est venue, a bu et est repartie, sans me piquer. Je lui ai fait confiance, j'ai repoussé ma peur et la rencontre a pu se faire. L'agressivité induit l'agressivité, la bienveillance induit la bienveillance.

Mon chemin de vie avec la nature

Confiance en moi !
 Mon cœur est ce soir en cure de jouvence
 Et mon esprit est rempli de joie intense
 Qui m'apporte plus d'assurance.
 Dans les autres, j'ai de plus en plus
 De confiance.
 Enfin, je me sens en sécurité.
 Et je peux partager mon amitié.
 Confiance en toi !

Compter pour les autres

Nous sommes nombreux à vivre seul, à ne pas avoir construit de famille ou à en être éloigné, totalement ou partiellement. Ce n'est pas toujours un choix ! N'avoir personne à qui se confier, à part ses animaux de compagnie, ne me satisfait pas tout à fait. Alors, voir du monde et pouvoir échanger en vérité me fait du bien. Je me sens plus équilibrée ensuite. Je vis avec un chien. C'est une compagnie. Au moins, je compte pour un être vivant et il sait me le dire. Je me souviens du jour où, dans le midi de la France, je me suis un jour

retrouvée nez à nez, sous la douche, avec un petit scorpion grimpant sur le rideau. (Euh, il n'était pas le seul !) Hasard ou pressentiment que sa maîtresse pouvait se trouver en danger, mon chien est arrivé à ce moment et a chassé le scorpion ! Avec mon chien, nous sommes toujours ensemble, dans le logement, dans mes sorties. Je m'en occupe très bien. C'est important pour moi.

**“ Je vis avec un chien.
 C'est une compagnie.
 Au moins, je compte
 pour un être vivant et il sait
 me le dire. ”**

Même si les animaux me comblent beaucoup, rien ne remplace les relations humaines. Nous apprécions donc d'autant plus les occasions

de partage collectif au sein de groupes dans lesquels nous nous sentons bien. L'appareil photo est alors l'outil adéquat. Prendre des photos permet de fixer les événements heureux et de pouvoir y revenir. Regarder ces photos nous fait du bien.

J'ai un album de photos d'un séjour à La Tranche-sur-Mer : je suis sur un bateau de pêcheur. Il y avait de quoi se promener. Les journées et la semaine ont passé très vite. Les photos, c'est important, ça permet de garder les moments où on a été heureux et de s'en souvenir.

Pour ma part, je suis seule et entourée à la fois. Je vis seule et je sais aussi avoir de bonnes relations amicales. J'aime être parmi les autres. Je n'ai pas de famille et j'ai appris à vivre avec les autres dans les lieux divers où j'ai grandi. J'ai appris à m'adapter dans l'orphelinat et dans la famille d'accueil. Aujourd'hui encore, je constate que j'aime aller vers les autres. Je constate aussi que les personnes viennent vers moi. Je dois inspirer la confiance, sans doute.

Je balance dans la variance.
 Je balance dans la polyvalence,
 De mes émotions qui oscillent

Entre bienveillance, magnificence
Puis doléances
Mes attitudes de vie conjuguent
Endurance avec patience.
Confidences de mes limites
Et de cette solitude trop pesante.
Béances abyssales.
À petits pas, j'avance en confiance.

Se nourrir des rencontres

La confiance se construit à plusieurs. S'aimer soi-même et croire en ses qualités en sont les bases. Nous le constatons dans nos relations, sommes-nous à l'aise dans les échanges ? Qu'est-ce qui nous fait oser aller vers un inconnu ? Notre intuition nous guide. Nous sommes parfois attirés physiquement vers des personnes qui nous semblent intéressantes et accessibles. Nous avons alors cette impression qu'on sera bien en compagnie de cette personne. Nous sommes aussi attirés vers des personnes avec qui nous partageons les mêmes valeurs. Aller vers autrui, lui faire confiance, cela nécessite de garder l'esprit ouvert.

J'étais content de partir une semaine à La Tranche-sur-Mer avec toute l'équipe du Secours Catholique et de participer aux tâches pour le repas.

Il y a eu la balade en mer et les promenades... Pour moi, c'était très important : je ne suis pas resté seul.

Je venais d'arriver dans une petite ville, j'avais du travail, j'étais un peu seule, j'ai fait la connaissance d'Anne-Marie, une collègue. Elle m'a dit : « *Voudrais-tu accompagner un groupe d'enfants ? On t'aidera, on se retrouvera en équipe.* » Je n'étais pas trop sûre de savoir faire... Mais elle pensait que si et m'a fait confiance. Cela m'a rendue heureuse et fière de permettre à des enfants de se retrouver en club, de grandir, de faire des prises de conscience, de faire des actions, d'être reconnus eux aussi. Et je crois que cela a orienté toute ma vie.

Il y a trente-trois ans, j'ai connu une petite grand-mère qui, un jour, m'a dit : « *Mon petit gars, je crois que tu bois trop.* » J'ai été très étonné mais je lui ai fait la promesse de ne plus boire. Je suis rentré chez moi et j'ai vidé les trois bouteilles de vodka dans l'évier et je me suis dit : « *Ne lâche pas ! Il faut que tu résistes !* »

La première semaine fut catastrophique : je ne tenais plus debout à cause du manque d'alcool. À ce moment-là, j'étais très mal dans ma peau et la tentation était très forte de reprendre et je me suis souvenu de la promesse que j'avais faite à cette grand-mère. Et, depuis, quand je vois de l'alcool, je me dis : « *N'y touche pas ! Tu as promis !* » Et cela fait trente-trois ans que je tiens cette promesse. Je ne suis pas prêt d'oublier cette petite grand-mère ! ■

Se risquer à la confiance

Donner sa confiance, c'est à la fois un risque et une chance
 Entre les deux, mon cœur balance,
 Mais le plus grand risque ne vient-il pas du renoncement à la confiance
 À vivre dans la défiance, la vie de l'homme perd tout sel et tout sens.

Faire confiance,
 C'est donner à l'autre la possibilité de sortir de sa souffrance
 C'est effacer les différences,
 Rééquilibrer les plateaux de la balance...

Je pense à tous ceux qui ont dû quitter leur terre d'enfance,
 Venus de loin ou nés en France...
 Lorsqu'elle donne aux personnes du monde entier leur chance,
 Notre terre redevient vraiment la France.

Ne point faire confiance, c'est aller vers la déchéance
 Il est venu le temps de renaître à la danse
 Faire revivre l'espérance, conquérir son indépendance
 Rompre avec la souffrance et saisir sa chance.

La malchance n'existe que si tu lui donnes de l'importance,
 Donner sa confiance est une délivrance,
 Ne pas être sur la défense met dans le bon sens,
 Renoncer à la défiance et se mettre en mode « avance ».

Accepter la confiance, c'est prendre une responsabilité
 C'est un appel à la connaissance mutuelle et à la générosité
 C'est accepter la fragilité de l'autre dans le même temps que ses qualités
 C'est se rendre disponible sans aller au-delà de ses possibilités
 C'est un engagement à ne pas trahir ou à planter
 Au-delà du temps et des susceptibilités.

Il y a des personnes douées d'une grande habileté.
 Comme je prends le risque, j'en assume la responsabilité
 Je le fais aussi par charité
 Et je pers ma vanité

Comme j'ai perdu aussi ma timidité.
Le ciel reconnaissant m'accordera peut-être la prospérité
Par cette générosité, je pourrais croire et pratiquer avec fidélité
Et, si je suis pauvre, trouver de la solidarité.

Bon, alors... Je la donne, ma confiance ?
Oh, allez, je me lance,
Je rentre dans la danse,
Je suis pleine d'espérance !
Je n'ai pas trop de références
Alors, j'ai un peu de méfiance...

J'espère ne pas me retrouver en souffrance...
Ça me rappelle mon enfance
J'étais souvent sur la défense
Mais j'ai grandi, je pense...
Oui, vraiment, je tente ma chance,
J'y vais à fond, quelle délivrance !

Œuvre collective

Mon endurance de vie

Récit

Je n'ai pas eu le temps de faire ma vie comme je l'aurais voulu, tellement prise dans les obligations contraignantes que mes parents m'ont plus ou moins imposées. Le secret familial de la maladie psychiatrique de ma mère m'a beaucoup pesé et me pèse encore. J'ai payé le prix du silence en m'adaptant comme j'ai pu.

Et si, en quittant Paris pour la Bretagne, j'allais être plus heureuse ? J'avais 22 ans et des rêves de vie meilleure plein la tête. C'était plus facile et aussi plus sécurisant pour mon père, soucieux de mes conditions de vie matérielle, de me savoir chez ma grand-mère que j'aimais. Mes parents m'ont élevé et ça a donné ma propre histoire personnelle, dont je ne suis pas très fière après cinquante ans de vie. Je peux encore compter pécutiairement sur mon père, ce qui m'aide bien financièrement. Comme le dit Georges Brassens dans la chanson du *Petit cheval blanc*, la volonté, le courage et la générosité m'aideront à avancer jour après jour, du mieux que je peux.

Quand la confiance est gagnée, comme ça fait du bien !

J'ai rencontré ma meilleure amie par hasard dans un cours de gym. Nous nous sommes fréquentées, nous sommes parties en Grèce toutes les deux : un beau voyage ! Le premier que je réalisais en dehors de la France. J'ai malheureusement eu un problème financier sur place qui aurait pu abrégé ce beau séjour. J'ai pu spontanément compter sur elle. Elle m'a fait confiance alors que nous ne nous connaissions que depuis quelques mois seulement. Nous sommes toujours amies, vingt ans plus tard. C'est la seule personne en qui j'ai vraiment confiance !

Elle est ma meilleure amie. C'est comme une sœur. La rencontre avec elle a été vraiment primordiale dans ma vie.

J'ai eu des amitiés, avec des femmes et des hommes, mais pas durables. J'ai eu un chat. Cet animal, c'était comme un enfant pour moi ; moi qui, tous les jours, regrette tant de ne pas en avoir eu. J'ai maintenant deux chiens. Lorsque ma chatte était malade, je ne quittais plus la ville que j'habitais, afin de garder un œil sur elle. Je la surveillais nuit et jour. Un jour, j'ai proposé à une copine de prendre mes clés pour s'en occuper. Malheureusement, ça ne s'est pas passé comme je l'espérais. J'ai été déçue. Je vois encore cette copine, mais beaucoup moins.

Chaque jour, je regrette une histoire d'amour qui ne s'est pas faite, c'est un homme avec qui j'aurais aimé avoir des enfants. Je côtoie encore cette personne, j'ai toujours des sentiments pour lui. Il est important dans ma vie. Des déceptions sentimentales et amicales, j'en ai connues dans ma vie. Déjà, dans ma famille, l'affection et les sentiments ne se disaient pas. C'était tabou. Sauf avec ma grand-mère qui était très présente dans ma vie et qui a toujours été là pour moi. Je vis avec ce double héritage, c'est dur la solitude, mais j'avance.

Grâce à cette amie, mes animaux et aussi les gens que je connais et que j'apprécie, j'avance.

Confiance,
Je sens ma différence
Et mon impuissance.
Mais j'avance, jour après jour,
Avec ma bienveillance et mon endurance.

Catherine

Instincts de confiance

La confiance se construit, s'acquiert au fil de la vie. Elle est rarement – voire jamais – innée. Fragile. Comme en témoignent David, Cinthia, Béatrice et les autres... Instants choisis.

David

Je me souviens de l'annonce des résultats du bac. C'était l'été et je faisais les foins. J'étais juché sur la remorque, trop haut pour descendre. J'étais persuadé que je ne l'aurai pas et j'avais la boule au ventre. Finalement, le résultat fut positif... de justesse ! Ouf... Soulagé.

Même si, par contre, je dus consoler mon amie Valérie qui, elle, ne l'avait pas eu. J'étais un peu amoureux d'elle, à l'époque. Je n'ai reçu aucune félicitation de mes parents, comme si c'était normal. On ne s'est même pas arrêté de travailler pour aller boire un coup et fêter ça. Je me suis senti moite, poussiéreux... et frustré : tout cela avait un goût d'inachevé. C'est important de réussir, ça donne confiance... Mais c'est beaucoup mieux encore quand on fait la fête, quand on a un retour positif des autres.

Jean-Pascal

Un cartable, une barre chocolatée, un puits... et je me revois à l'école, assis sur une margelle, en train de prendre mon goûter.

Cinthia

J'aime venir en vacances chez ma maman. Je retrouve ma chambre avec mon oreiller « Reine des neiges ». J'aime écouter de la musique, surtout la chanteuse Tal, dont je regarde les vidéos à la télé. Quand je suis en vacances, je me repose, je fais des grasses matinées. J'aime aussi les repas que pré-

pare ma maman. Je vois Sylvie, ma sœur et ses enfants, les jumeaux... C'est trop beau, les vacances !

Anne-marie

J'ai éprouvé une grande joie quand j'ai eu mon permis et quand j'ai conduit la première fois toute seule.

Rémi

J'ai eu la passion de peindre, pour moi, pour commencer. Je peignais la commune où habitaient mes parents. Souvent, je peignais à partir de photos. Au départ, c'était tout beau tout nouveau, j'avais des compliments des uns et des autres et j'en vendais. Un jour, j'ai exposé dans une banque et dans un restaurant. Et c'est comme ça que je me suis retrouvé en photo dans les journaux avec mes tableaux et des articles élogieux. Au départ, j'avais un peu le trac. Mais, au final, j'étais assez fier, d'autant plus que des personnes m'ont parlé de cet article dans le journal. J'ai fini par arrêter, parce que les compliments ne suffisaient pas à faire bouillir la marmite.

Daniel M.

J'aime autant la chaleur humaine que celle du soleil estival. J'aime les contacts humains, parler avec des personnes, donner de l'amour aux autres et même recevoir des compliments ! C'est important de pouvoir faire confiance aux autres et à soi-même,

pouvoir se rendre service et s'entraider. L'amour qu'on porte à sa famille est important mais on a aussi besoin d'autres personnes avec qui on peut parler, communiquer, répondre à des besoins, s'évader, se soulager des difficultés de la vie. Bref, on a besoin les uns des autres pour s'entraider et bien vivre !

Étienne

Les yeux disent l'amour
Iris aux couleurs de chacun
Se croisent et s'encouragent.
Leur yeux en profondeur ne jugent pas.
Premier contact,
Doux ou appuyé
Leur absence est froideur
Leur retour fait chaleur.

Béatrice

L'amour et l'amitié sont essentiels à mon bonheur. Les relations avec mes enfants, mes collègues et mes amis me permettent de beaux

moments de partage en toute confiance. Je peux compter entièrement sur eux, parce que mes relations sont inscrites dans la durée. Pouvoir tout dire à quelqu'un est reposant. Cela me permet de vivre en paix. Avec mon caractère, j'aime être au contact de personnes en qui j'ai confiance, afin de pouvoir parler ouvertement sur beaucoup de sujets qui concernent la vie et qu'elles s'ouvrent à moi avec honnêteté. Je suis à l'écoute des conversations et ne porte pas de jugement. J'apprécie par-dessus tout la franchise.

Daniel P.

Pour moi, le bien-être passe par l'observation et l'amour des autres, discuter avec douceur et lier des amitiés, dire la vérité, être juste, rester calme en toutes circonstances. Qu'est-ce qui est vraiment important ? Comprendre les autres et être attentif à chacun, être prêt à aider son prochain dans tous les faits, avoir de la persévérance et rester dans la joie ! ■

Ça me manque les mouvements de la danse.
Par cette pratique, je trouve ma balance,
Mon ancrage, mon *tempo*, ma cadence
Ce mouvement de vie dans mon corps est vital,
Et pourtant bien mis à mal aujourd'hui par la maladie.
Alors, au lieu d'exulter, je compose avec ce corps meurtri.
Mais,
Comme je peux,
Je vis, je danse, je crois.
J'ai confiance.

Écrire la confiance

En eux-mêmes, les ateliers d'écriture qui nourrissent les dossiers de votre revue sont un lieu, un espace où la confiance s'expérimente. Partager l'intime de ses convictions et de ses expériences sans être jugé nécessite une grande foi en l'autre. Plongée dans cette expérience.

Pour Sophie, la confiance est problématique ! Elle dit ne pas avoir confiance en soi, donc il lui est impossible de faire confiance à son entourage ! Elle met les mots « courage », « naturel » et « intelligence » autour du thème. Des mots qu'elle écrit de manière spontanée, mais qu'elle n'arrive pas à expliquer !

« La confiance, je me souviens que tu es importante pour moi car, sans toi, je ne peux pas avancer. Confiance, je t'espère dans un monde meilleur ! Apprendre à vivre avec les autres et se respecter les uns les autres. »

Richard trouve que la « cohabitation », rime avec la « confiance » : « *Se retrouver comme aujourd'hui et partager ce moment de convivialité en est la preuve.* » La « fraternité », parce qu'on est tous des frères. La « citoyenneté » va de même avec l'accueil. Le regard qui tue ou la parole qui blesse n'encouragent pas la confiance ! C'est plutôt un appel à la méfiance. Par conséquent, on ne se sent plus citoyen !

« Avoir confiance, c'est savoir se dire les vérités profondes, partager les bons et les mauvais moments.

Celui qui garde mes secrets mérite ma confiance.

Les heures que j'ai passées avec ce groupe d'écriture à débattre des choses de la vie, à échanger franchement nos idées, sont une preuve de cette confiance !

Je fais confiance à ce groupe. »

On ne peut pas donner un ordre à quelqu'un pour qu'il nous fasse confiance. Celle-ci doit être méritée par ce que nous montrons de notre personne. « Avouer », pour Allal, rime avec « se

confier » : l'un comme l'autre ne se font pas sans la confiance. « *La confiance est un sentiment psychologique que l'on a envers quelqu'un pour lui confier quelque chose... Confiance, je*

me souviens du courage qu'il m'a fallu pour aller vers des amis, qui ont pu se confier... » Grâce aux échanges qui, au départ, sont timides et réservés, mais finissent par être une sorte de libération de la parole !

Sylvie reprend le mot « ensemble » car on ne peut pas vivre seul. Le monde est construit autour des échanges et de la cohabitation : « *On a besoin les uns des autres.* » L'« amitié », puisque les amis sont importants dans notre vie, on est censé leur faire confiance !

« Parfois, on a un passé qui n'est pas glorieux, c'est important d'avoir confiance pour le raconter sans être jugée ! »

« Parfois, on a un passé qui n'est pas glorieux, c'est important d'avoir confiance pour le raconter sans être jugée ! Des amis pour entendre, pas pour juger. La confiance, je me souviens, est l'élément nécessaire pour nouer des relations solides. Elle permet de vivre ensemble. Mais, pour faire confiance aux autres, il faut d'abord avoir confiance en soi et accepter les différences. Confiance, je t'espère car, sans toi, la solitude me guette ; et la solitude peut rendre fou. La confiance, c'est pouvoir appeler un-e ami-e et savoir qu'il prendra le temps de m'écouter et qu'il ne me jugera pas, même s'il n'est pas d'accord avec moi. Il m'aidera à réfléchir et saura m'apaiser. »

Zahra, elle, retient le mot « amour » car on se méfie quand on donne son amour à une personne, mais seul le temps nous permettra de lui faire confiance ! Et c'est là qu'on peut mettre le mot « chance », puisqu'on ne s'est pas trompé ! Or, on peut être malchanceux et placer sa confiance là où il ne le faut pas !

« L'expérience est le temps nécessaire pour se connaître et construire la confiance. C'est bien d'avoir des amis dans la vie avec qui partager des moments de joie et aussi de tristesse ! On est là pour s'épauler ! Mais, parmi ces amis, il faut toujours choisir ceux à qui on peut se confier sans avoir peur d'être trahi ! Je me souviens que la confiance est un sentiment qui nous unit autour d'amis confiants. Ils sont toujours prêts à m'aider dans les moments difficiles, et surtout à garder mes secrets...

Confiance, je t'espère comme une fleur qui rejait au fond du cœur d'une personne blessée, qui apporte de l'espoir, refléur au milieu d'un jardin ! »

Les expériences douloureuses de jalousie ou de trahison font mal. La confiance suppose un respect qu'on ne trouve pas toujours. Comme par réflexe, on se renferme sur soi-même. Méfiants vis-à-vis des inconnus et de l'inconnu en général !

Réguia ne fait plus confiance à personne ! *« J'ai fait confiance à mon destin qui m'a trahi ! »* Elle retient, des échanges, les mots « courage » et « espoir ». Elle en a besoin pour retrouver l'envie de faire confiance !

« La confiance dans mon esprit est un point final !

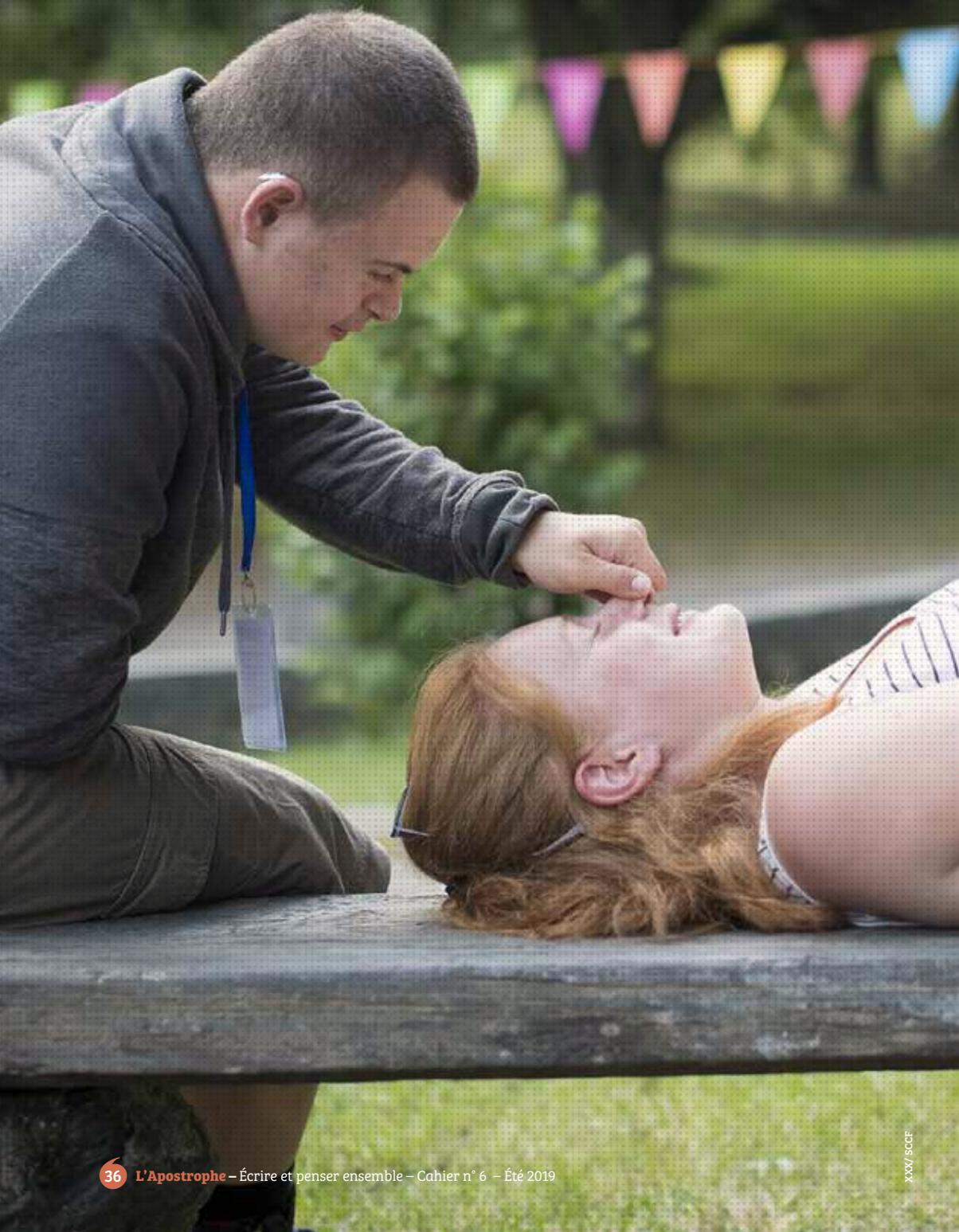
Confiance, je me souviens, ne plus te faire confiance !

Je ne t'espère plus car, pour moi, tu n'existes pas ! »

Yacine en appelle à l'intelligence et à la fidélité car, lorsqu'on se « fait avoir », il faut essayer d'être plus fort que la méfiance. *« Soyons intelligent pour ne pas tomber dans le piège ! »* Indirectement, on devient méfiant. On calcule le regard de l'autre, l'expression de son visage et on est constamment sur nos gardes par la suite !

« La confiance, je me souviens que tu es l'ennemi de la trahison.

Je t'espère plus forte en moi pour que je fasse confiance aux autres. » ■



Lettre à un ami... cher ou inconnu

Je te souhaite de vivre le plus longtemps possible,
 Je te souhaite de vivre en paix sur la terre et dans ton cœur,
 Je te souhaite de pouvoir parler avec tout le monde,
 Je te souhaite de rencontrer des ami-e-s sur qui tu puisses compter,
 Je te souhaite de recevoir plein de visites,
 Je te souhaite de vivre encore beaucoup de fêtes avec nous.

Je te souhaite de réussir ce que tu entreprends,
 Je te souhaite de vivre en regardant devant toi et d'oublier les mauvais moments de la vie,
 Je te souhaite d'être heureux de vivre,
 Je te souhaite de vivre en bonne santé le plus longtemps possible,
 Je me souhaite de te garder le plus longtemps possible à tes côtés,
 Parce que ta présence m'aide à vivre.

Je te souhaite de vivre des amitiés anciennes et nouvelles,
 Je te souhaite d'être regardé-e pour la beauté de ton cœur,
 Je te souhaite de recevoir la tendresse que tu attends,
 Je te souhaite des déserts magnifiques et enveloppants.

Je te souhaite de savoir ouvrir les yeux pour observer tout ce qui t'entoure,
 Je te souhaite de vivre dans un monde plus humain et plus juste,
 Je te souhaite de vivre dans l'amour et la confiance,
 Je te souhaite de voir en chaque être humain un frère,
 Je te souhaite de vivre l'émerveillement de la rencontre des autres.

Je te souhaite de savoir distinguer les montagnes des taupières :
 Tu t'éviteras ainsi bien des ulcères.

Je te souhaite de vivre dans la lumière, au soleil, dans la paix et la sérénité,
 Je te souhaite de vivre éveillé avec toute ta conscience,
 Je te souhaite de vivre libre, libéré de tes chaînes,
 Je te souhaite de vivre avec le sourire, le rire et les chatouilles toute la journée,
 Je te souhaite de vivre d'amour et d'eau fraîche.

Je te souhaite d'avoir du bonheur et de quoi vivre,
 Je te souhaite d'avoir un toit où tu peux manger et dormir.

Je te souhaite de vivre heureux et fier de l'aide que tu apportes autour de toi,
 Je te souhaite de vivre avec une personne qui t'aimera à la mesure de ton cœur,
 Je te souhaite de vivre libre, en paix dans le pays qui sera le tien, en paix avec les autres,
 Je te souhaite de vieillir en douceur, entouré d'une ribambelle d'enfants, fiers et libres comme toi,
 Je te souhaite de rencontrer enfin Celui qui a suivi chacun de tes pas.

Œuvre collective

La relation de confiance

S. est assistante sociale. Elle livre ici son témoignage sur l'impact de la confiance dans la relation d'accompagnement des personnes en situation de précarité.

Établir une relation de confiance avec les usagers est le *leitmotiv* du travailleur social. Mais cela relève parfois de la mission impossible, tant les préjugés ont la dent dure ! Les assistants sociaux sont encore souvent perçus comme des « placateurs d'enfants ». Et les rumeurs vont bon train : il y a quelques semaines, j'ai appris que j'avais « encore placé des enfants rue X »... Or, dans cette rue, le dernier placement remonte à cinq ans !

Pour instaurer une relation d'aide, une relation de confiance, il faut du temps : apprendre à connaître l'autre. Et il faut surtout savoir écouter : écouter attentivement et ne pas hésiter à reformuler pour s'assurer d'avoir bien compris la personne ; s'intéresser au parcours de vie de la personne, de la famille ; approfondir la situation pour mieux la connaître ; repérer les points faibles et les potentialités de chacun et, enfin, faire preuve d'empathie. L'idéal consiste à ne pas vouloir être une grande bouche pour conseiller, une grande main pour montrer comment faire, mais vouloir être une grande oreille pour écouter.

Je travaille depuis quarante-cinq ans et, ce dont je suis certaine, c'est que les gens accordent leur confiance dès que le travailleur s'intéresse à leur parcours et qu'ils sont face à une personne bienveillante : je pense à

monsieur T., décrit par une collègue de l'Aide sociale à l'enfance comme très violent. Je devais intervenir à la suite d'un retour de placement d'un enfant. Lors de la première visite, je n'ai pas su parler du retour de l'enfant au domicile, tellement monsieur T. m'impressionnait. Et puis, lors de la deuxième visite, j'ai proposé au couple de faire connaissance en m'intéressant à leur parcours de vie. J'ai commencé par l'histoire de madame et, au bout d'une heure, monsieur s'est assis à côté de moi et a dit à son épouse : « Dépêche-toi, moi aussi, j'ai des choses à dire car ma mère ne m'a jamais aimé ! » C'était parti ! La confiance s'installait.

« Finalement, être une bonne mère, c'est aussi reconnaître ses limites. »

Je pense également à Angèle, mère de six enfants et vivant avec un compagnon qu'elle décrivait comme « violent quand il buvait ». Les enfants manquaient de stimulation. Pendant deux ans, Angèle a ouvert la porte une fois sur trois en moyenne. Un jour, je l'ai accompagnée à une synthèse organisée par une équipe médico-sociale. Deux enfants étaient suivis pour un retard psychomoteur important. Le médecin n'a parlé d'Angèle qu'en termes négatifs, répétant à plusieurs reprises : « Elle n'est pas capable de... Il faut placer les enfants. » J'ai interpellé le médecin et lui ai fait remarquer que « elle » était présente et avait un nom. J'ai rassuré Angèle en lui disant qu'avant d'en arriver au placement, des aides à domicile étaient possibles.

Cela se passait en 2009. Je vois toujours Angèle. Depuis cinq ans, elle participe à un atelier cuisine avec cinq mères de famille. Le repas partagé est le support de la rencontre, mais l'intérêt de ce petit groupe réside dans les discussions. En novembre 2016, Angèle évoque la violence de son compagnon envers ses enfants. Au cours des échanges avec les autres mamans, elle reconnaît qu'elle n'est pas capable de quitter son compagnon et

qu'elle ne saura pas s'occuper des enfants toute seule...

Le placement est donc évoqué et, avant de se séparer, une participante dit à Angèle : « *Finally, être une bonne mère, c'est aussi reconnaître ses limites.* » Le placement a été préparé et les enfants confiés à l'Aide sociale à l'enfance. Aujourd'hui, ils ne sont toujours pas rentrés à la maison et Angèle participe toujours à l'atelier cuisine... ■

Ce qui nous relie

Choisissons-nous toujours le lien ? Devons-nous délier une relation quand elle est source de souffrance ? Ou, au contraire, chercher à transcender les obstacles pour créer un autre lien ? Est-ce toujours possible ?

Où chercher ce surcroît d'amour et d'énergie qui pourrait permettre ce dépassement ? Qu'avons-nous à partager ? Qu'est-ce qui nous unit qui serait au-delà de ce qui nous oppose ? Comment ne pas perdre de vue ce socle commun ? Comment conserver ses valeurs communes tout en permettant l'émancipation de chacun ? Comment favoriser la multitude des formes, tout en restant connecté à ce désir commun plus

ou moins enfoui de vivre dans un monde plus harmonieux : plus juste, plus beau, plus bon, plus vrai ?

Ne devrions-nous pas réfléchir à ce qu'est un être humain ? En se reconnectant à cette recherche de sens, n'arriverions-nous pas à recréer une forme d'humanité qui pourrait parler à tous ? Elle offrirait la possibilité d'être soi, tout en étant conscient de ce qui nous relie. Chacun peut avoir le désir d'embellir la vie tout en ayant une manière différente de le faire. Peut-être restons-nous bloqués sur la forme alors qu'au fond, nous serions plus en accord que ce que présagent les apparences.

Isabelle

Quelle société de confiance ?

Au plan sociétal, la confiance marque le pas voire perd du terrain. L'abstention électorale ou encore la montée des votes pour des partis du repli sur soi national en sont des symptômes. La perte de crédit de la presse et des décideurs politiques et économiques sont des signaux de l'avènement d'une société de défiance. Comment, dès lors, retrouver la foi en nous... tous ?

Une société de confiance est un espace où se vit la solidarité et se transmet la sagesse. Aujourd'hui, qu'est-ce qui fait commun ? la recherche de sens ? la recherche d'une plus forte égalité et d'une attention accrue à l'environnement ? Changer pour un autre système, ça ne tient pas si ce dernier n'apporte pas satisfaction.

Supprimer le superflu mais sans supprimer les petits plaisirs de la vie est plus engageant ! Qu'est-ce qui a de la saveur dans nos vies ? Dans un futur proche, nous voyons venir le temps des choix raisonnables, des joies simples qui n'impactent pas négativement l'humain ni l'environnement.

Nous entrerons alors dans le temps de la « saveur des décisions » sans effet négatif. Nous dépasserons le stade de l'achat compulsif, pour entrer délibérément et volontairement dans cette société de confiance, fiers d'avoir surmonté nos frustrations.

Si j'ouvrais cette petite porte en moi,
 La porte qui tremble dans l'ombre,
 Tout au fond du couloir,
 Où me trouverais-je ?
 Cachée dans ma maison aux volets bleus,
 J'entends les voix au dehors mais je n'ose
 pas, pas encore. Je colle mon oreille contre
 La porte et j'écoute battre
 Le cœur du monde...
 Atchi ! Ma maison est emplie de poussière,
 Elle est devenue
 Irréspirable. De l'autre côté, dans la rue,
 Des mains frappent contre le bois de la porte
 Qui tremble sur ses gonds. Je pèse sur elle

De tout mon poids,
 Et me voilà dans la rue, arrachée
 À la pénombre familière,
 Titubante dans la lumière crue de midi.
 Éblouie, bousculée par une foule étrangère,
 Je pose la main sur mon cœur pour lui faire
 Une maison, en apprivoiser les battements,
 Et j'avance les yeux ouverts.

Marion

Quelques questions peuvent nous aider à avancer vers une société de confiance :

- Est-ce que cet achat est indispensable ?
- Est-ce que j'en ai besoin ?
- Est-ce que cet achat peut être reporté à plus tard ?
- Quel est l'impact de cet achat sur l'environnement ?

Ces questions aident à faire des choix personnels réfléchis et donc à mesurer l'importance de ces achats avec, pour conséquence, d'éventuelles économies. Le but poursuivi serait celui du « bien commun » humain et environnemental. Une société de confiance repose sur la solidarité et l'acquisition de sagesse !

S'ouvrir à l'utopie d'une société de confiance.
 Organiser celle-ci afin de se sentir protégé
 Et libre d'être soi.
 Croire en son évolution
 Inclure sa complexité, son incertitude.
 Et, dans cette ouverture, se laisser surprendre.
 Tout le monde a sa place et un potentiel
 À exprimer.
 Ensemble et seulement ensemble
 Nous pouvons y arriver.

Isabelle

Une société de confiance : rêve ou chimère ?

Pour moi, la société française est triste et pauvre car elle est divisée en au moins deux catégories : les riches et les pauvres. C'est un peu comme en Inde avec le système des castes. Il y a ceux qui travaillent et ceux qui sont malades ou au chômage. En France, les gens sont eux aussi répartis en deux cases : la case selon le modèle de la réussite placardée sur les affiches et sur Internet ; et l'autre case, celle qu'on n'a pas choisie, celle dans laquelle on vit, à défaut de mieux. À ceux qui travaillent, tout est permis : loisirs, enfants, biens matériels. Non seulement le rêve est permis mais surtout il est possible de le réaliser ! Ceux qui ne travaillent pas revendiquent d'avoir davantage de choses et de relations. Deux cases. Je fais partie de la seconde case.

Dépendants et seuls

C'est vrai qu'on ne meurt plus de faim, on a un toit sur la tête, on peut se soigner, mal, mais pas trop cher. Cette population, dont je fais partie, survit plus qu'elle ne vit ou qu'elle ne s'épanouit. Le sentiment de dépendance est fort et, paradoxalement, celui de solitude aussi. Je constate que les rencontres sont de l'ordre du profit. Parfois, tout de même, les relations sont bienveillantes et authentiques. J'ai trouvé du réconfort et des échanges intéressants auprès des associations qui luttent contre la solitude, le manque d'argent ou encore la maladie. Dans ces lieux, on se rencontre, on se tient chaud, on se donne du courage.

Du rêve possible ?

La confiance en la société, je n'en ai plus beaucoup. J'y ai cru quand j'étais jeune : je rêvais d'études, de travail, de salaire et donc de liberté. J'ai aussi rêvé de mari, d'enfants, d'une maison aux barrières blanches, d'un chien dans le jardin. J'en ai lu des romans à l'eau de rose ! C'était de bons moments. J'ai espéré que ces histoires se passent dans la vraie vie. Futilités ! J'ai espéré toute ma vie me retrouver dans cette « foutue » case. Mais j'ai récolté beaucoup de désillusions et de solitude. On n'est pas préparé. Avec ma maladie, je suis fragilisée, beaucoup de personnes ont profité de moi, de ma situation. Puis j'ai réalisé que, quoi que je fasse, je resterai dans la case des pauvres. Je n'espère donc plus, je m'accommode ! Dans ce sens, je peux dire qu'à l'aube de mes 50 ans, ça s'arrange ! Je vis dans la réalité et non plus dans des attentes inatteignables.

Le rêve est-il possible ? La société nous le vend en tout cas. A-t-on accès au bonheur tant aux *minima* sociaux ? Doit-on s'en priver ? Si on vit à 50 ans, 60 ans

ou 70 ans avec des animaux pour seule compagnie, a-t-on raté sa vie ? Je pose la question. Dans quelle case se trouve-t-on, à ce moment-là ? Est-ce normal de courir après l'amour ? N'est-ce pas plutôt normal de trouver l'amour ? Pourquoi toute une partie de la société en est-elle privée ? Je crois que nous sommes faits pour vivre ensemble. Nous avons besoin d'affection.

L'Internet va trop vite, et l'amour...

La différence fait-elle tellement peur ? Nous sommes différents de toute façon. Le droit à la différence est-il interdit ? N'est-on plus capable d'accepter les différences ? Qui souhaite-t-on rencontrer alors ? D'autres semblables à nous-mêmes ? Dans ce contexte de solitude, je constate un repli sur le matériel, l'argent. Acheter des compensations à défaut de recevoir de l'affection humaine, c'est bien triste ! La recrudescence des animaux de compagnie comble un manque. La vie tourne autour de la relation aux animaux. Le manque de confiance en la société et envers autrui est-il si grand pour choisir ce repli ? Dans ce monde, tout va vite, l'Internet comme l'amour. L'Internet, outil de communication qui devait nous rapprocher, crée de la solitude, de l'artifice. Éprouver des sentiments, c'est une chose ; avoir des contacts humains physiques, c'est autre chose, c'est la vraie vie ! Ah, l'Internet ! Même faire ses courses par Internet devient possible. Tout seul chez soi, devant son ordinateur : quel programme !

Marcher, pour ne pas crever

Où est la chaleur humaine d'autrefois ? Je me souviens de ma grand-mère qui recevait ses copines le jeudi après-midi. Elles passaient du bon temps ensemble. Nous avons davantage besoin de chaleur humaine que de biens matériels. La société offre des compensations à ceux qui n'ont pas réussi à être dans la première case, celle de la réussite et de la liberté. J'ai cette chance, j'ai un logement, je me soigne, j'ai une vie associative bien remplie, je rends service, j'ai une amie et un ami. Je remercie la société mais, c'est vrai, j'en attendais autre chose ! Heureusement, j'ai du caractère. Je rebondis, plus ou moins bien, mais j'avance toujours. Je persévère. J'ai été éduquée comme ça : marche ou crève ! J'ai choisi de marcher : c'est bon pour la santé, c'est bon pour le moral. ■

Catherine

Le jeune homme à la chemise blanche

Bénévole au Secours Catholique, Franck a connu la drogue et la rue. Militant, les questions du mal-être, du manque de confiance, des apparences qui sauvent l'habitant pour avancer, aller mieux. Dans ce texte, il s'empare d'un personnage fictif pour dire son mal-être.

Le jeune homme à la chemise blanche était petit et nerveux. Il courait toujours partout, dans tous les sens, sans jamais vraiment savoir où aller. Il s'était refait une coiffure, surveillait sa manière de s'habiller, toujours propre, avec une chemise blanche. Il voulait donner l'impression d'être quelqu'un, qu'on le regarde différemment, ne le juge plus, l'accepte. Mais, au final, ce monsieur, il se sentait mal et perdu, peu importe quelle était son image, il était toujours le même. Il savait que il

était, très loin d'être parfait, d'être quelqu'un mais, en tout cas, il s'y efforçait. Plutôt débrouillard et créatif, il était vraiment plein de bonne volonté. Il aimait faire plaisir et aider mais, malheureusement, il ne pouvait pas toujours s'y tenir, à son plus grand désespoir. Mais il l'a toujours su. Seul, il ne sait pas, il est trop défaitiste et baisse rapidement les bras...

Ce matin, le jeune homme à la chemise blanche, d'apparence plutôt trompeuse, s'est réveillé fatigué. Mais il doit bouger. Alors, il

se décide, il se lève... C'est très dur, il n'en a pas envie, mais il l'a décidé, il faut se bouger, réagir et, ce matin, il a un rendez-vous... à la maison ! Donc, vite, il s'active pour récupérer quelques jours de ménage, tout ça pour, bien sûr, recevoir au mieux, mais aussi pour continuer à faire bonne figure...

Vite, il doit faire vite, plus que vingt minutes et ils arrivent. Est-il prêt ? Il ne sait pas, mais il n'a pas le choix : il ne veut plus vivre comme ça, il fera au mieux...

« Seul, il ne sait pas, il est trop défaitiste et baisse rapidement les bras... »

Alors qu'il venait de terminer, il se posa un instant pour réfléchir à ce qu'il devait faire, ce qu'il devait dire. Mais, très vite, il s'égara, se mit à rêver d'espace, d'un lieu calme. Il se voit bien dans ce petit morceau de terre en pleine campagne, avec son *camtar* et sa yourte. Il serait bien là. Il le sait. Au fond, il en rêve et il le fera. Mais, de suite, ce n'est pas le moment et, très vite, il revient à la réalité. Mais ce rêve lui a fait du bien. ■

Franck

Parce que, pour s'exprimer, les mots ne suffisent pas toujours, cette rubrique ouvre les pages de votre revue à des œuvres plastiques – photos, tableaux, sculptures, compositions, etc. – de tous horizons. Une autre dimension.



J'existe : j'ai laissé une trace

« Parcours des invisibles » est une exposition itinérante d'œuvres réalisées depuis quatre ans par les exilés de passage à Calais. Ces derniers viennent reprendre leur souffle à l'accueil de jour du Secours Catholique et, quand ils le souhaitent, se saisissent du pinceau – et parfois de la plume – dans un geste de résilience. D'interpellation aussi. Nous vous proposons, dans cette rubrique, de découvrir quelques-unes de ces créations à la fois intimes et universelles.

Photos : Xavier Schwebel / SCCF

« **D**essiner m'apporte une énergie positive. Cela me reconnecte avec les choses que j'aime et qui sont loin : mon pays, ma famille, mes amis. Tout le monde a l'art en soi. Et c'est bien de le partager. C'est dire : je dessine, je suis ici, je suis vivant. Vous devez regarder ce que j'ai à dire. »

Ainsi témoigne Taha, exilé soudanais. Acculé à Calais depuis plusieurs années, il est l'auteur de quelques-unes des cinq cents œuvres qui nourrissent l'exposition « Parcours des invisibles » dont sont extraits les dessins, peintures et sérigraphies que vous allez découvrir.

Des œuvres spontanées, créées au gré d'après-midi passés par les exilés à l'accueil de jour du Secours Catholique. Dans ce lieu à l'écart des tourments de la survie dans les campements de fortune et du harcèlement policier, ces personnes – de jeunes hommes, pour la plupart – trouvent repos et réconfort pour quelques heures. Et d'abord, comme le dit Fabienne, bénévole, dans une formule loin d'être anodine : une chaise pour s'asseoir. S'ils le souhaitent, aussi, des feuilles, des crayons, des feutres, des pinceaux. De quoi s'exprimer autrement que par la parole, souvent inopérante pour se libérer des souffrances endurées.

Ainsi, depuis quatre ans, dessins, collages, gravures, peintures viennent enrichir le fond. « Nous ne demandons pas aux auteurs de faire don de leurs productions pour l'exposition. S'ils souhaitent les garder, c'est tout à fait possible », tient à préciser Hisham Aly, acteur au quotidien de ce lieu de résilience et ardent promoteur de l'expression, sous toutes ses formes, de celles et ceux qui y trouvent refuge. De fait, une fois leurs dessins achevés, beaucoup d'exilés réclament Patafix, Scotch ou punaises pour les accrocher au mur. Si bien qu'au fil des mois, la question s'est posée : que faire de ces tableaux ? Les remiser, loin des regards ? « On s'est dit qu'il y avait un désir de visibilité qui s'exprimait, un message à transmettre, relate Hisham. À travers ces œuvres, les exilés nous disent : j'existe, j'ai laissé une trace. »

Brasser l'âme humaine

Un travail de classement et de mise en valeur a donc été mené. « *Brasser toutes ces œuvres pour les classer, les encadrer, ça m'a bouleversée* », raconte Martine, une autre bénévole qui s'y est plongée. « *J'avais l'impression de brasser l'âme humaine. Je me suis totalement imprégnée de ces œuvres. J'en rêvais la nuit.* » Souvent naïves, figuratives, parfois plus abstraites ou symboliques, les productions expriment la violence des parcours d'exil de leurs auteurs : traversées maritimes, périple dans le désert, vies cernées de barbelés... Elles dépeignent aussi la nostalgie de la terre d'origine, de ses paysages perdus, et les aspirations à une vie meilleure.

« *Nous ne sommes que les gardiens de ces œuvres, et nous circulons avec*, explique Hisham. *Leur exposition est un plaidoyer en soi. Ces personnes harcelées, empêchées de monter dans des trains ou même parfois de marcher en ville, indésirables, s'incarnent dans ces œuvres et, à travers elles, rencontrent et touchent un public.* » « *Parcours des invisibles* » circule dans des

établissements scolaires, des églises, des institutions culturelles comme l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales) à Paris et le Musée international des arts modestes de Sète.

À Lambersart, près de Lille, les œuvres ont fait étape au collège Dominique-Savio. Des élèves de quatrième

et de troisième en ont commenté certaines, en anglais et en français. Quelques-unes de leurs interprétations vous sont proposées dans ces pages. L'exposition a aussi fait le voyage dont beaucoup d'exilés, bloqués à Calais, rêvent, et pour lequel certains perdent la vie : elle a traversé la Manche jusqu'à Portsmouth puis le diocèse de Canterbury. La liberté de circulation des œuvres ne rencontre pas d'obstacles, quand celle des hommes est entravée. C'est l'amer paradoxe que certains ne voudraient pas voir et que ce « *Parcours des invisibles* » porte à nos regards. ■

“ Nous ne sommes que les gardiens de ces œuvres, et nous circulons avec. ”

Nota bene : Les œuvres que vous découvrirez ici ont été photographiées à l'accueil de jour de Calais, sur des couvertures et duvets utilisés par les réfugiés pour se protéger du froid. Nous leur avons joint des écrits confiés par certains exilés aux bénévoles.

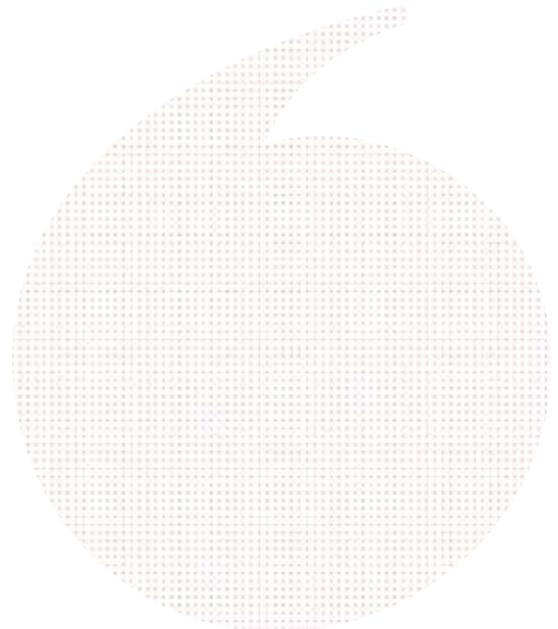




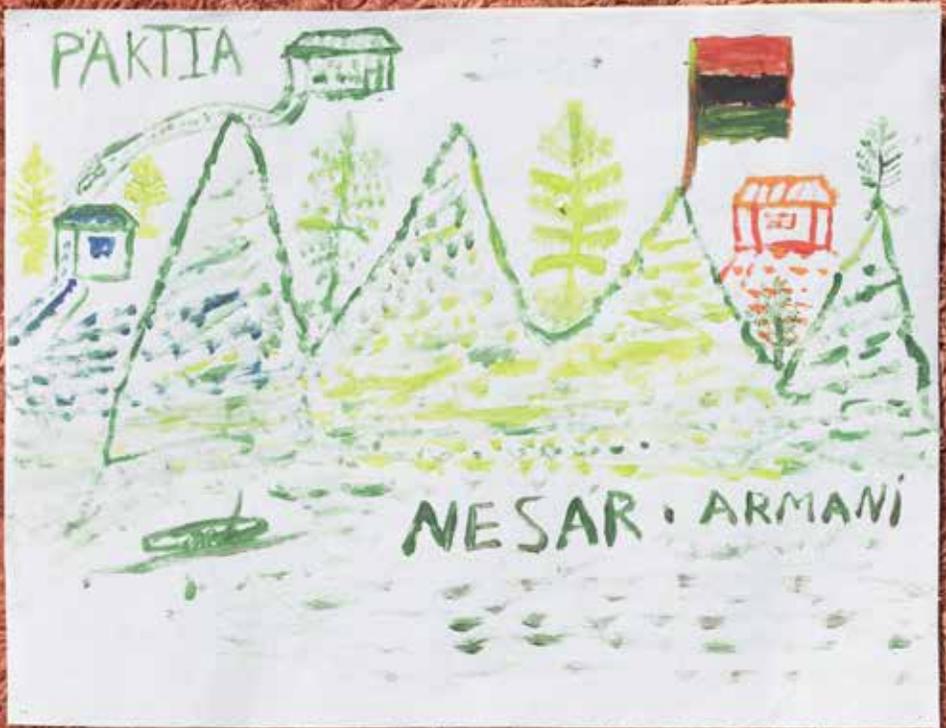
Home sweet home

Ce dessin représente l'ancienne vie d'un migrant. D'après le tableau, la vie de ce migrant était calme dans sa maison. Au premier plan, nous voyons un migrant dans son ancien environnement : le jardin est peint à l'aide de couleurs vives, il fait pousser un arbre et il vit dans un bel environnement. Cela est aujourd'hui totalement l'opposé de ce qu'il a vécu et peut-être de ce qu'il vivra après. ■

Margaux, Léonore et Joséphine









Sudan

Ce dessin montre un paysage du pays d'origine du dessinateur. C'est probablement un paysage du Soudan. Le dessin a été fait avec des feutres de couleurs vives. Nous sommes déçus pour eux car ils sont obligés de quitter leur pays à cause de problèmes de religion. Le migrant regrette son pays et les paysages de son pays. ■

Julien, Baptiste et Victor.









Crossing the sea

Cette peinture montre le moment où les migrants traversent la mer Méditerranée sur un petit bateau. Les couleurs sont sombres, froides et oppressantes. Ils sont seuls en pleine mer, le bateau est plein à craquer. Au milieu de la peinture, il y a le bateau du passeur et, à droite, un bateau de secours. ■

Sam et Enzo



Police patrol

Au premier plan, nous voyons un homme armé, dans une voiture de patrouille. À l'arrière-plan, il y a des montagnes, des tours et des soldats. Le migrant qui a dessiné cela voulait probablement représenter une scène de guerre, ce qui explique pourquoi il a quitté son pays. Enfin, le dessin a été fait avec des couleurs chaudes qui représente son pays, probablement l'Afghanistan, en raison des couleurs du drapeau. ■

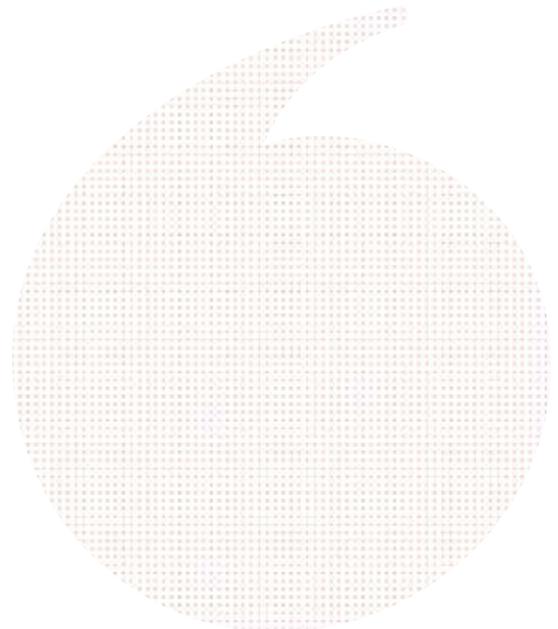
Léo et Adrien



Lost in the ocean

Au milieu de la peinture, on peut voir un bateau perdu au milieu de l'océan. Le bateau est peint en rouge et blanc, c'est le seul point de lumière. Je pense que l'artiste a voulu montrer que, quand les exilés prennent le bateau, ils sont seuls face à la mer et que la traversée est très dangereuse. ■

Victoire et Clémence





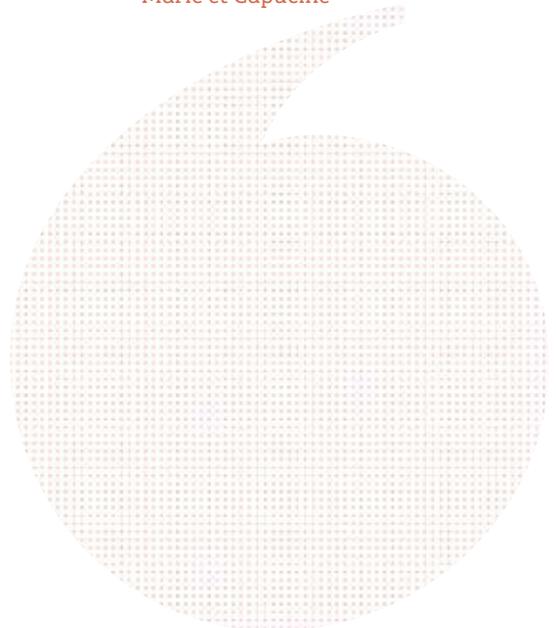




Danger

Au premier plan, nous pouvons voir la mer et, au deuxième plan, nous voyons trois bateaux, le ciel et le soleil. Cette peinture montre la traversée de la mer Méditerranée. La mer est agitée. Nous supposons que les bateaux sont fragiles, donc les migrants peuvent tomber dans l'eau. Cette traversée est très importante pour eux car, s'ils arrivent en vie, peut-être pourront-ils avoir un beau futur. Quand nous voyons cette peinture, nous pouvons être honteux car nous avons une belle vie et les migrants ont beaucoup de difficultés pour avoir un futur. ■

Marie et Capucine





Sadness

Le document est une peinture. C'est un homme qui est triste. Nous pensons qu'il est triste parce qu'il n'a pas de maison et peut-être pas de famille, mais il a un sourire sur son visage. Nous ressentons de la joie parce qu'il est peut-être en sécurité. ■

Julien







Yonas

Le migrant s'est représenté sur la peinture. Il est heureux car il vient d'arriver en Angleterre, et c'était son rêve. Le migrant s'appelle Yonas et il vient d'Éthiopie. ■

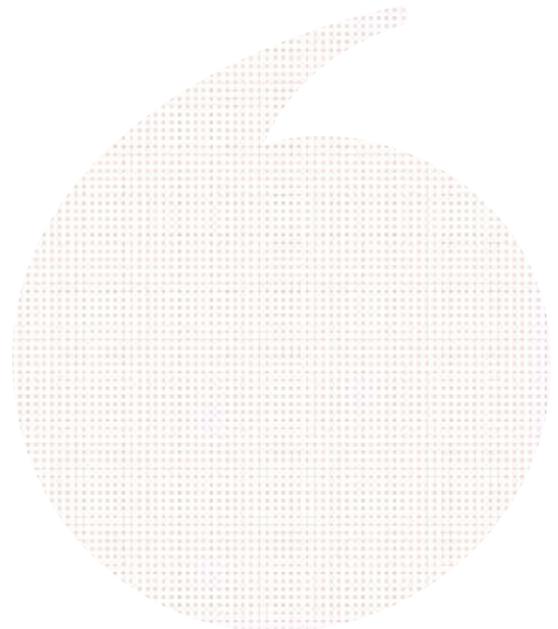
Gabrielle et Fabien



Fingerprints

Cette peinture représente les empreintes de mains qui ont souvent été prises en Italie afin de respecter les accords de Dublin. Cet accord interdit à un exilé de faire une demande d'asile si ses empreintes ont été laissées dans un autre pays. La main rouge montre qu'ils peuvent être torturés pour obtenir leurs empreintes ; d'ailleurs, les auteurs sont anonymes. ■

Sam et Enzo





Phrases d'exilés



« Le silence est la meilleure réponse
à toutes les questions, le sourire est la meilleure
réaction à toutes les situations. »

« Si tu juges les gens,
tu n'as pas le temps de les aimer. »

« Tu deviens fort quand tu fais face à la douleur
et que tu gagnes. »

« Tout semble impossible
jusqu'à ce que ça se réalise. »

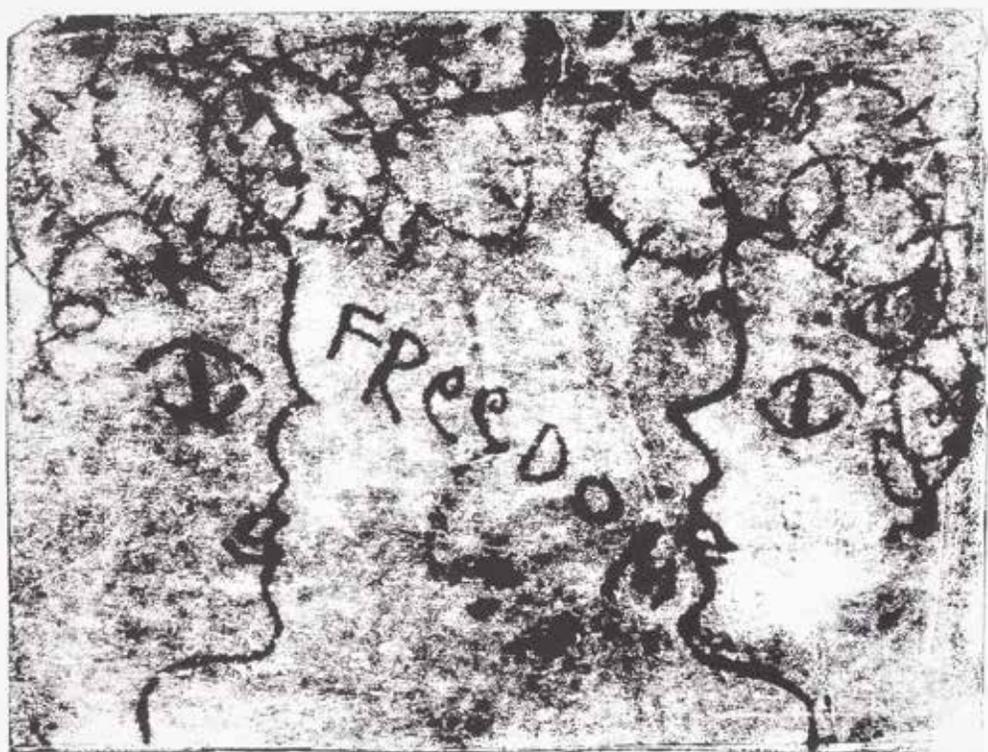
« Le passé est une leçon. »

« La vie t'offre toujours une seconde chance,
elle s'appelle "demain". »

« Je me suis promis que je ne pleurerai pas. »

« Il y a toujours une raison de sourire. »

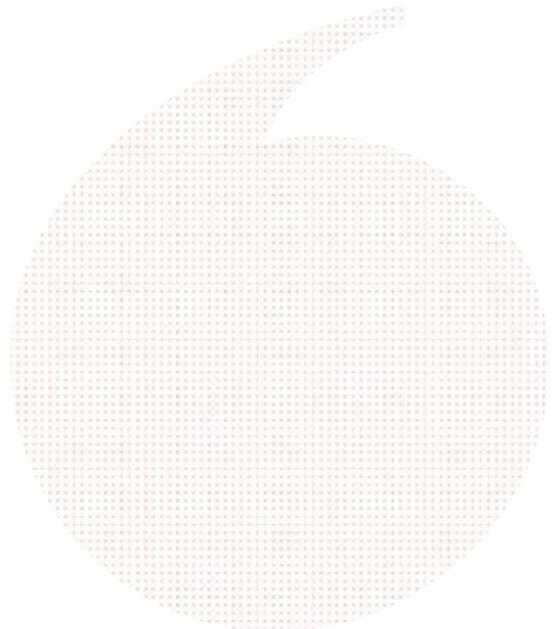




Freedom

Tout d'abord, sur ce dessin, nous pouvons voir deux personnes, certainement des migrants. Leurs cheveux sont des barbelés et, entre les deux personnages, nous apercevons le mot « *Freedom* » qui signifie « liberté ». Le tableau est uniquement en noir. L'œuvre a été faite le 14 février 2018. Les barbelés représentent la barrière quasiment infranchissable entre la France et l'Angleterre. Les migrants ont l'air triste. Ce tableau nous rend tristes, car le dessin nous montre que c'est très dur pour eux de réaliser leur rêve. ■

Apolline et Maxence

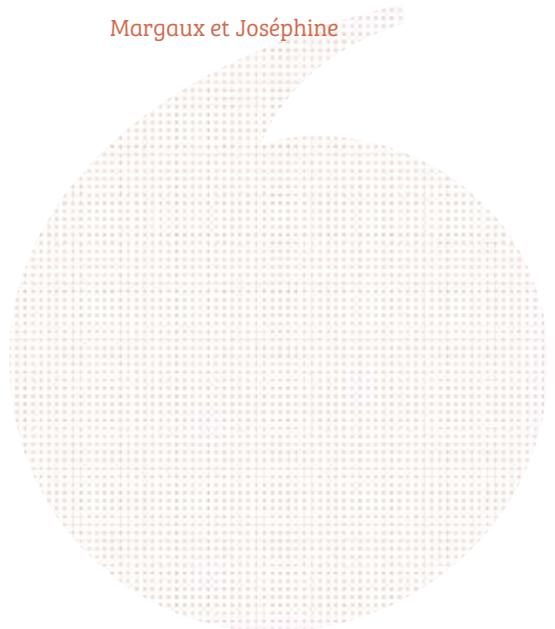




To England

À droite, nous pouvons voir beaucoup de personnes en noir mais aussi deux personnes qui sont différentes du reste, en orange et en vert. Ensuite, nous apercevons le drapeau britannique avec beaucoup de rouge. Le fond du dessin est violet, ce sont des couleurs sombres qui sont utilisées ici. Les personnes marchent vers le drapeau britannique. Nous pensons que les personnes en noir sont les migrants et que la couleur utilisée les rend invisibles. Les deux personnes de couleur peuvent être soit l'auteur ou une personne importante pour lui. Cela peut aussi vouloir dire qu'ils veulent se rendre visibles. ■

Margaux et Joséphine



David
347



347

מפתח העולם
La clef du monde est un secret

Phrases d'exilés

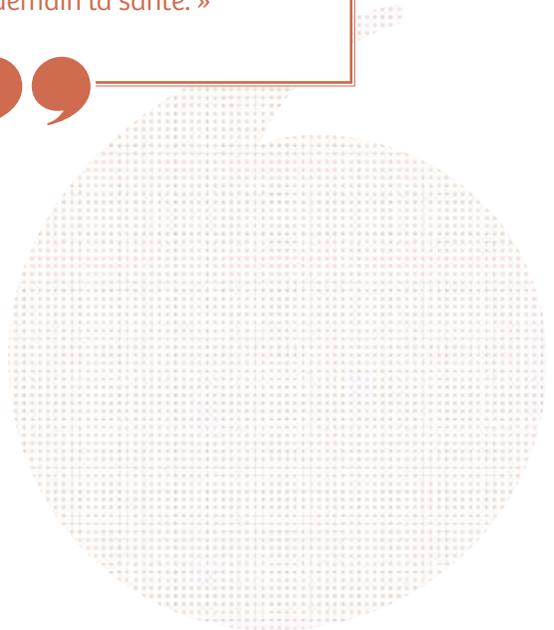


« Les gens qui t'accompagnent dans ta souffrance,
tu ne peux pas les oublier,
tu dois rester proche d'eux. »

« Toujours, maman me manque, son visage
est toujours dans mon cœur.
Quand tu vis dans la misère,
dis-toi que ça existe partout mais,
quand tu réussis, profite car ça ne sera
qu'une seule fois. »

« Hier est passé, il faut profiter d'aujourd'hui ;
demain, on ne sait pas. »

« Si aujourd'hui le soleil apporte l'espoir,
il apportera demain la santé. »



Quelques pages pour aller à la rencontre d'une personne touchée par la précarité et qui partage avec ses mots ou ceux d'un(e) autre le récit de sa vie.



À propos de l'auteur

Henri Meurant est le septième enfant d'une famille qui en compte neuf. Il fut élevé en institutions de l'âge six mois à sa majorité. Issu du quart-monde, son parcours mettrait Les misérables au niveau du conte de fées. À presque cinquante ans, il a exercé tant de métiers différents qu'il ne peut les citer tous (de vendeur d'encyclopédie à barman, en passant par déboucheur de chiottes et aide-régisseur). Intéressé par à peu près tout, il veut tout connaître, tout savoir. Son souci de justice et d'équité ainsi que sa véhémence le mettent souvent en porte-à-faux, le desservent. Car c'est un passionné. Pour l'instant, il est dans l'écriture, il s'essaye à la poésie. Alors, il prête sa plume au collectif « La parole des Sans-Voix » et à L'Apostrophe.

P'tit Louis

Je suis descendu dans le Sud parce que plus rien ne me retenait là-haut dans cet outre-Nord qui effraie ceux qui ne le savent pas, cet outre-Nord où l'amitié se crée en un instant, l'espace d'un rien, l'idée d'une pensée. Cet outre-Nord que j'aime, je l'ai quitté. Je vis maintenant en ce Midi que Pagnol m'a vanté, Daudet décrit et Mistral chanté.

Parti sans aucun contact, je dors là où je peux, là où je trouve : le péristyle de la mairie ou celui du centre commercial, le porche d'une propriété privée, la cage d'escalier d'un immeuble HLM, les combles d'un bâtiment administratif, l'aire de jeux d'un jardin public... Partout est bon, pourvu que j'y sois à l'abri des intempéries, que je m'y sente en sécurité. Pour manger, pour me laver, il y a un accueil de jour agréé par la Fondation Abbé-Pierre, une « boutique solidarité ». Je m'y rends quotidiennement mais ne m'y suis fait aucun ami : je n'y connais personne. Dur d'entrer en contact avec l'autre. Quand on arrive dans une contrée inconnue sans autres bagages que son sac à dos et soi, on est seul.

Seul, mes journées, je les remplis de déambulations, de promenades, de découvertes. J'explore. La ville surtout, du mont Faron au port marchand, du Claret à Font-Pré. Lorsque j'ai mon comptant de kilomètres dans les pattes, je vais lire au parc du Pré-Sandin à Saint-Jean-du-Var. Le « Parc-aux-canards » comme l'appellent les habitants du quartier parce que de magnifiques colverts s'y prélassent sur son plan d'eau. Je m'installe en général aux abords du boulo-drome. Des terrains de pétanque, il y en a partout à Toulon : à Providence, au Pompo, au Champ de Mars, sur la place de Broglie, près de l'ancienne prison... Partout, je vous dis ! Et les boulistes, ça se tanque, ça tire, ça pointe, ça gesticule, ça discute, ça palabre à n'en plus finir : les boulistes, ça vous anime un cagnar ! De mon banc, je les observe entre deux pages tournées. Souvent, l'un ou l'autre vient me prendre à témoin. Et me voilà arbitre, le temps d'une partie ou d'un après-midi. Et ce n'est pas si mal.

“ Quand on arrive dans une contrée inconnue sans autres bagages que son sac à dos et soi, on est seul. ”

À quelques mètres de moi, assis sur un autre banc, le plus à l'écart possible du public, de l'autre côté de l'aire de jeux, il y a un type qui m'intrigue. Cela fait plusieurs mois, maintenant, que je viens m'asseoir ici et lui, il est là. Engoncé dans ses hardes souillées ou torse nu au gré du climat, une canette de huit-six à la main, il est encore là ! Installé à la même place, assis ou couché, sirotant sa bière à longueur de temps entouré de son barda – de ses « broles » comme on dit chez moi –, il est toujours là. Son sac à dos, sa guitare, ses sachets plastique, ses couvertures... Il en trimbale des affaires ! Ce fourbi hétéroclite me semble un rempart entre lui et les gens, entre lui et le monde. Et ça marche, solitaire, il reste là, n'adressant la parole à personne et personne ne s'inquiétant de lui. Pas même le gardien, puisqu'il ramasse tout son bazar à l'annonce de la fermeture du square, ne laissant rien traîner derrière lui.

« **« Merci » est le seul mot qui ait franchi le pas de ses lèvres.** »

Il m'est pourtant arrivé à plusieurs reprises de tenter une approche, d'essayer d'engager une discussion. Mais non, jamais plus d'un mot ne sort de sa bouche. Lorsque je lui propose de partager l'une ou l'autre victuaille que j'ai glanée, il s'en saisit d'une main preste en me disant « merci ». « Merci », et c'est tout. « Mer-

ci » est le seul mot qui ait franchi le pas de ses lèvres.

Je serais bien en peine de reconnaître le son de sa voix si je devais l'entendre à nouveau. Mais ça, c'est impossible car P'tit Louis (c'est ainsi que tout le monde l'appelait), P'tit Louis est mort. Plus jamais on ne le reverra au Parc-aux-canards. Et le gardien qui le voyait tous les jours s'en fout. Des clochards, des parasites, il en viendra d'autres, m'a-t-il dit. « Ça ne manque pas ! » Et ça, c'est triste. P'tit Louis est parti sans laisser de traces, comme lorsqu'en fin de journée, il ramassait son attirail pour se rendre à son lieu d'accueil pour passer la nuit. Comme, alors, il a fait place nette. Pour toujours ! ■

Henri Meurant

Adieu P'tit Louis

Cinquante-quatre ans de vie, la moitié de galères.
Dans la rue, mais si fier. Bonjour, P'tit Louis !

Tu quittas ta famille, tes étés pour nos froids
Et nul ne sait pourquoi. Bonjour, P'tit Louis !

En hardes ou en habits, tu errais dans la ville
Telle une force tranquille. Bonjour, P'tit Louis !

Non, tu n'es plus ici, tu as atteint les sphères
Musicales. Solitaire. Bonjour, P'tit Louis !

Jamais tu ne nous dis ce qui te fit si mal,
Ce qui te mit bancal. Bonjour, P'tit Louis !

Aujourd'hui, c'est fini, vaincu par le cancer :
Tu t'en vas vers le Père. Bonjour, P'tit Louis !

Bonjour, P'tit Louis ! Salut, P'tit Louis !
T'as enfin résolu tes problèmes de blé
Et ta quête d'un lit : là, tu seras enterré !

Bonjour, P'tit Louis ! Au revoir, P'tit Louis !
Voilà, tu l'as voulu, oui, tu t'en es allé,
Et, oui, tu es parti : tu as décanillé !

Bonjour, P'tit Louis ! *Ciao*, P'tit Louis !
Espèce de trou-du-cul ! Si tu avais parlé,
Ce que tu aurais dit, je l'aurais écouté !

Bonjour, P'tit Louis ! Adieu, P'tit Louis !
On ne s'est pas bien connus. Pourtant j'aurais aimé :
C'est trop tard, aujourd'hui. T'inquiète, car je te suis !

À bientôt, P'tit Louis ! À Dieu, P'tit Louis !

Henri Meurant

À PROPOS DES AUTEURS

Ce texte polyphonique est construit à partir d'entretiens conduits par cinq bénévoles engagés à Caritas Alsace – Anne-Marie, Denise, Malou, Gérard et Michel –, auprès de cinq personnes qu'ils ont accompagnées.

Mesdames F., J. et P., comme messieurs R. et T., ont accepté de confier leurs combats face au travail précaire, au chômage, aux démarches administratives pesantes, au regard des autres. Les récits de vie ainsi recueillis et enregistrés ont été retranscrits dans leur authenticité et scindés par thèmes. « Notre objectif, à travers ce projet, est d'être des "porte-voix", c'est-à-dire collecter une parole pour la faire entendre le plus loin possible, et non pas des "porte-paroles" qui confisquent la parole pour parler légitimement à la place de... », explique Sébastien Paul, l'animateur qui a monté cette expérience.

Le texte choral qui en résulte, d'une vérité percutante et bouleversante, a fait l'objet d'un spectacle, une lecture donnée sur scène par les bénévoles eux-mêmes.

Les combattants

Madame F.

Je me présente... Fabienne, on va démarrer par ça. [...] Je suis quelqu'un qui a bossé toute sa vie, ça c'est déjà clair. Et, en 2009, j'ai eu un accident de trajet, en revenant du travail. À la suite de cet accident (donc j'ai eu l'accident en 2009, il me semble), ça recommence le 14 janvier 2010 : accident vasculaire cérébral. Donc, je ne sais pas ce qui m'arrive : accident ischémique transitoire. Donc, c'est à répétition AVC et AIT. On a essayé de me faire un mi-temps thérapeutique : impossible. J'ai atterri aux urgences dans l'heure. Donc impossible de tenir un travail dans le temps.

Madame J.

Je souhaite d'abord me présenter. Je ne suis pas d'Alsace, je suis Vosgienne. J'ai fait des études en Alsace à la fac de droit. J'y ai rencontré mon mari, puis nous sommes partis en Franche-Comté, nous nous y sommes installés, avons eu deux enfants et y avons travaillé. Nous nous sommes séparés. Professionnellement s'est aussi posée la question de quelle évolution j'allais avoir. Je suis arrivée à Strasbourg, principalement parce que j'aimais la

région, c'est un fait, et parce que les débouchés professionnels sont beaucoup plus grands qu'en Franche-Comté. Donc, nous avons pris possession de nos quartiers, si je puis dire, il y a un an et demi maintenant, moi seule avec mes deux filles.

Madame P.

Je suis auxiliaire de vie sociale, tous mes problèmes physiques et psychiques viennent de ce beau métier. Pas tant du métier que de l'employeur que je ne citerai pas.

Monsieur R.

J'ai connu de grosses difficultés. Je travaillais pour une société de transport dans le temps, après mes années militaires, et puis, en 2014, il y a eu un divorce dans ma vie. Je me suis séparée de mon ex-femme. Jusque-là, j'arrivais à m'en sortir, j'arrivais à payer ma pension alimentaire, les charges et tout ce qui suivait et j'arrivais même encore à mettre des sous de côté.

Monsieur T.

Moi, je venais de perdre mon travail, donc forcément j'étais au chômage, sachant que

j'avais des droits au chômage, une ARE (allocation d'aide au retour à l'emploi) qui datait d'il y a quasiment sept ou huit ans en arrière, à une époque où j'avais un salaire beaucoup plus petit.

Madame J.

J'ai trouvé un travail – c'était une création de poste – en tant qu'assistante de direction dans une association. Au bout d'un an, mon patron m'a annoncé que mon poste ne convenait plus aux élus, qu'il fallait revoir le mode de fonctionnement du poste pour le faire évoluer.

La raison pour laquelle j'avais postulé ne correspondait plus au profil du poste qu'on me proposait. Donc le salaire aussi n'était pas identique, puisque le profil de poste n'était plus le même non plus. Ils en sont arrivés à me proposer concrètement, courant décembre, et même déjà courant novembre, d'envisager une séparation, étant donné que je n'étais pas intéressée par le nouveau poste qu'on me proposait et qu'on ne pouvait pas me reclasser ailleurs.

Monsieur R.

Quelques temps après, j'ai eu une suspension de permis de deux mois. Là, les difficultés ont un peu commencé. J'ai repris pied parce que mon employeur a décidé de me garder. Quand on me demandait de travailler le samedi ou d'autres jours ou de faire des heures supplémentaires, à partir du moment où je ne pouvais pas rendre ce service, on me faisait comprendre tout de suite qu'il fallait que je sois disponible quasiment à 100 %. Parce que, quand j'étais en difficulté, ils étaient là pour m'aider à remonter la pente et j'étais plus ou moins à la merci de mon patron, quoi.

Monsieur T.

Le dernier contrat que j'ai fait, là où je travaillais, entre autre dans l'entreprise ou en intérim la dernière année, j'avais un très bon salaire qui, à la rigueur, m'aurait permis d'avoir un chômage qui était assez viable, enfin qui me mettait moins dans l'embarras. Et là, malheureusement, j'avais des droits qui

dataient à sept ou huit ans en arrière où c'était des droits par rapport à un salaire qui était un Smic : les droits étaient aussi beaucoup plus petits. On est donc passé, à peu près d'un coup, de 1650 € de salaire à 850 € de chômage, des rentrées presque divisées par deux.

Monsieur R.

Ça a duré un certain temps et puis j'ai commencé à sombrer peu à peu, sans m'en rendre compte. Je perdais du poids, les nuits étaient agitées et je n'avais quasiment plus d'équilibre, quoi ! Et puis, quelques temps après, je suis tout de même allé consulter mon médecin et, là, il s'est rendu compte que j'avais perdu quasiment six kilos. Il m'avait fait passer un test et il a décelé – comment ça s'appelle – une dépression, un début de *burn-out*.

Madame J.

Le 24 décembre, au matin, est arrivée la sentence. C'est peut-être un mot fort mais je l'ai ressenti comme ça parce que, quelque part, on ne vous reproche pas votre travail, on ne vous reproche pas votre attitude, on ne vous reproche pas qui vous êtes finalement, ni ce que vous faites, mais... on vous dit au revoir.

Monsieur R.

À ce moment, j'ai donc pris le temps de réfléchir un peu et puis, ben, j'ai quand même trois enfants, j'ai toujours voulu profiter de mes enfants... Du coup, j'ai pris la décision de démissionner pour éviter de plonger encore plus dans la dépression. Et là, il y a eu un enchaînement de difficultés, quoi... J'ai d'abord tapé dans mes économies pour subvenir à mes besoins et à ceux de mes enfants. [...] Sauf que les choses ont... enfin, se sont durcies... Financièrement, je n'arrivais plus à suivre, donc je me suis rapprochée de l'assistante sociale qui m'a dirigé vers Caritas...

Madame F.

Donc, il y a l'engrenage du RSA... Il y a les médecins et tout ça, l'engrenage RSA, l'engrenage Pôle emploi. Et donc on se présente à Pôle emploi. [...] Je fais des CDD de temps en temps, je

fais des formations Pôle emploi et puis, après, ça débouche sur un travail mais, malheureusement, je ne tiens jamais dans le temps.

CONDITIONS DE TRAVAIL

Madame P.

Je suis auxiliaire de vie sociale, tous mes problèmes physiques et psychiques viennent de ce beau métier, pas tant du métier que de l'employeur que je ne citerai pas. Journée de travail type, départ à 7 heures du matin, rentrée à 19 h 40 avec, en tout et pour tout, un quart d'heure de pause... Un stress incommensurable, l'employeur qui téléphone évidemment chez les bénéficiaires pour savoir si on est à l'heure, pour savoir si tout se passe bien, si nous ne sommes pas effrontées, si nous ne piétinons pas les plates-bandes, si le travail est bien fait...

Monsieur R.

Après ma démission, j'ai trouvé un nouvel emploi chez un employeur, je dirais... pas très honnête. Parce que ma carte de conducteur était expirée, il a donc fallu un délai de quinze jours pour son renouvellement. Il m'a donc fait signer un CDD tout de suite pour deux mois, en attendant que la carte soit établie. Sauf que, quelques temps après, je dirais au bout de trois ou quatre jours, il fallait un conducteur supplémentaire et là, il m'a demandé de conduire le camion sans carte.

Madame P.

Au départ, ça fait sourire. À la fin, eh bien, ça rend malade et, qui plus est, au niveau financier, ce n'est pas une vie.

Monsieur R.

Et là, je lui ai fait comprendre que non, que je ne pouvais pas, que la loi m'interdisait de conduire un camion sans carte parce que le seul motif pour lequel je pouvais conduire sans carte, c'était la perte de la carte ou son dysfonctionnement. Mais tout ce qui était renouvellement, ben, c'était pas possible. À ce

moment-là, il m'a dit qu'il allait me faire une attestation comme quoi j'avais perdu la carte juste pour me permettre de pouvoir conduire. Alors j'ai refusé.

Madame P.

Je trouve cela franchement déplorable parce qu'on se donne sans compter auprès de nos bénéficiaires et, en retour, on ne reçoit rien du côté de l'employeur : les heures de véhicule, c'est pour nous ; le salaire minimum, ça fait un moment que j'ai demandé une augmentation. En janvier, on m'a fait miroiter un lingot d'or, vous allez rire : cinq centimes d'euro bruts de l'heure !

Monsieur R.

Je suis allé vérifier, sur le site *chronoservices.fr*, ceux qui s'occupent de l'établissement de la carte conducteur. Si j'avais pris le risque de conduire sans carte, je courrais donc quand même le risque d'une amende de 1 500 € et six mois d'emprisonnement. J'ai donc fait comprendre cela à mon employeur. Il a compris que je connaissais un peu les textes et puis, tout de suite, il m'a dit : « *Je mets un terme à notre contrat.* » C'est donc ce qui s'est passé : il a mis un terme à notre contrat pendant la période d'essai.

Madame P.

Franchement, on se fout de nous. D'ailleurs, les infirmières nous appellent « les esclaves » et nos collègues avec lesquels on travaille – que ce soit les infirmiers, les ergothérapeutes ou tout simplement les médecins – eh bien, certains sont tout sourire et disent : « *Ah, les esclaves sont là !* »

Monsieur R.

Je ne savais pas trop si j'avais un recours quelconque, parce que tout ce qu'on s'était dit, c'était du verbal, il n'y avait rien d'écrit... J'ai accepté la situation comme ça et puis je me suis rapproché de Pôle emploi, je leur ai fait part de la situation et tout. Eux, ils m'ont fait comprendre, eh bien, que non, comme j'avais démissionné de l'ancien emploi et que l'autre avait mis un terme à notre

contrat pendant la période d'essai, je n'entrais pas dans les critères pour obtenir une indemnisation chômage.

RECHERCHE D'EMPLOI

Monsieur T.

Cela fait onze mois déjà. Au début, j'avais un planning assez rempli qui me permettait en même temps de chercher un boulot et en même temps de ne pas trop penser à ça non plus, de me dire : « *Ah, je suis en difficulté.* » J'avais quand même un chômage, malgré tout. J'avais plusieurs années de travail derrière moi. Donc je pouvais chercher tout en m'occupant l'esprit. Petits chantiers pour la famille, pour les amis qui demandaient un coup de main pour un peu de peinture, de tapisserie, par exemple. Ce qui me permettait d'être toujours actif et de ne pas être à la maison à ruminer ou à se dire : mince je ne trouve rien, je ne trouve rien.

Madame J.

Je faisais comme si tout allait bien, parce que tout le monde se levait le matin. Ça a été une aide aussi pour moi parce que, du coup, il fallait que je fasse comme si de rien n'était. Alors je ne me suis pas voilée la face mais, le matin, il fallait que je me lève, il fallait que je me prépare comme tous les matins, il fallait que je me maquille, il fallait que je fasse quelques sourires, il fallait que je prépare le petit déjeuner, il fallait que j'emmène les enfants à l'école...

Monsieur T.

La recherche d'emploi, ça prend déjà un certain temps, l'air de rien. Parce qu'on a beau dire, il y en a un certain nombre à regarder... On filtre aussi, on filtre celles qui nous correspondent : pas de boulanger, je ne peux pas me présenter en tant que boulanger, ce qui est normal. Après il y a à utiliser un site Internet pour voir toutes les entreprises dans le Bas-Rhin, enfin dans l'Alsace, par catégories, par nombres d'employés, par filières, par secteurs, par distances aussi.

Monsieur R.

Entre la période où je me suis inscrit à Pôle emploi et où j'ai retrouvé du boulot, je postulais quasiment tous les jours sur deux ou trois annonces...

Madame J.

J'étais prête comme si j'allais travailler, je les emmenais à l'école, je rentrais et, derrière, j'activais les agences de travail intérimaire, les centres de formation pour voir si je pouvais éventuellement me tourner vers autre chose, les bilans de compétences, les cabinets de recrutement...

Monsieur R.

Je partais tous les matins comme pour aller au boulot... Et je suis donc arrivé sur Haguenau. J'ai garé ma voiture à un endroit où j'ai commencé à faire toutes les boîtes d'intérim, pour m'inscrire... Bon, certaines m'ont dit qu'il fallait le faire par Internet, d'autres m'ont ouvert leurs portes, m'ont pris le CV, on a discuté, je leur ai fait part de mes attentes et puis... et voilà...

Monsieur T.

À un moment, par rapport à ma formation en informatique, j'ai même postulé dans une entreprise qui est, je crois, à 150 km d'ici. J'avais tellement envie de trouver une entreprise pour ma formation que j'ai dit : « tant pis si je dois partir à 150 km. »

Madame J.

J'étais constamment en vadrouille : Saverne, Hochfelden, Haguenau, Strasbourg, et j'alternais... C'est-à-dire qu'une semaine, je faisais toutes les agences de Strasbourg ; la semaine d'après, je faisais les agences de Saverne et je rappelais les agences de Strasbourg. Et je postulais en même temps... Voilà, j'étais active dans ma recherche et je faisais ça sur un roulement.

Monsieur T.

Bon voilà. Après coup, je me dis : « *De toute façon, même si j'avais réellement trouvé cette*



entreprise, est-ce que ça aurait été viable, même financièrement ? »

Quand j'ai fait ça, c'était... peut-être pour se rassurer, peut-être pour tester, pour tenter, pour voir ou pour se dire : *« Voilà, t'as tenté, autant aller chercher peut-être plus loin, mais pour voir ce que ça pourrait donner. »*

Madame J.

La semaine d'après, je faisais Haguenau et je rappelais Saverne ou je rappelais Strasbourg. Ce qui fait que j'étais tout le temps active et, quand je rentrais, j'étais super fatiguée. Déjà que je ne dormais pas bien, je mangeais peu... en raison du stress, du fait de courir, de me dire : *« Comment je vais faire si je trouve à Haguenau, comment gérer les enfants ? »* ou *« Si je trouve à Strasbourg, comment gérer les enfants ? »*

Monsieur R.

Là, c'est allé assez vite. Je dirais trois semaines. Dans le transport, il y a tout de même plus d'offres... Il faut dire que j'étais tous les jours à l'affût, j'étais quasiment sur toutes les boîtes d'intérim... Chaque fois qu'il y avait une annonce, j'avais une alerte et je consultais tout de suite... Quand je pensais correspondre aux critères, j'envoyais un CV tout de suite.

Monsieur T.

On espère toujours et, quand on reçoit la petite enveloppe avec le petit tampon de la boîte, de l'entreprise, on se dit : *« Ah ! Enfin une réponse. »* Et, malheureusement, dès qu'on ouvre, on a cette lettre que l'on a déjà eue, qu'on a déjà vue cinquante fois, avec marqué dessus : le dossier est intéressant, le CV est intéressant mais, malheureusement, nous ne prenons pas, soit pour telle formation, soit parce qu'on ne prend personne pour le moment.

Monsieur R.

Malgré tout cela, il y en a eu tout de même une seule, celle où je travaille maintenant, qui a répondu favorablement... Et encore, parce que, à la suite de l'annonce, je me suis débrouillé

pour trouver le numéro de téléphone de la société et j'ai contacté la DRH pour essayer d'avoir un rendez-vous. Et je pense que c'est cette démarche-là qui a prouvé que j'étais quelqu'un de motivé.

Monsieur T.

Ça, ça décourage, parce que c'est vrai qu'à un moment, on en voit, on en voit, on aimerait juste au moins avoir un premier rendez-vous, quitte à ce que, après, on vous dise qu'effectivement, ça va pas être possible. Mais là, c'est à chaque fois, tout de suite, d'entrée, sans avoir eu le moindre contact avec la société pour pouvoir vendre son projet.

Madame J.

Et là, je me suis dit : *« Oh, Stop ! Arrête ! Chaque chose en son temps ! Pour le moment, dans ta démarche, c'est de trouver du travail ! T'as ciblé le secteur qui potentiellement pourrait te permettre de te déplacer. Une fois que tu auras un rendu, une réponse, tu te rendras à l'entretien. Si l'entretien est positif, tu te retourneras. T'as une nourrice en place qui n'attend qu'un coup de fil pour te dire : OK, on y va. T'as un périscolaire encore en place jusqu'en juillet. »*

Et voilà, finalement, petit à petit, j'ai évacué les choses qui me bouffaient, qui m'apportaient du stress, de la culpabilité et plein de choses... Et donc, plus de sommeil, plus cool, plus vraie aussi parce que je ne faisais plus semblant d'avoir le sourire, je l'avais !

Monsieur T.

Je veux éviter de trop me morfondre parce que je sais que, plus je vais me dire : *« Ça y est, c'est une période de misère, je suis en galère, j'ai plus d'argent, j'avance plus »*, plus je vais entrer dans cet état d'esprit, pire ça va être justement et plus je vais me ralentir et être mal au final. Je veux tout faire pour ne pas me mettre moi-même des bâtons dans les roues.

Monsieur R.

Je pense qu'à un moment, il faut quand même... On vit des moments difficiles, c'est

vrai, mais il faut aussi donner envie aux gens de vous aider et, la seule manière, c'est aussi de commencer à se bouger nous-mêmes, quoi. Le tout, ce n'est pas seulement de s'inscrire, il faut relancer, relancer pour prouver aux gens qu'on en veut vraiment... Et voilà, c'est ce qui fait que, tous les jours, je consultais mes mails et les offres d'emploi... Je postulais dès que je pouvais postuler... Et quand ça correspondait à mes critères, je le faisais... Il fallait que je me prouve que j'ai fait quelque chose... On est plus dans l'envie de tout lâcher, se dire : « *J'ai essayé une fois, deux fois, ça n'a rien donné. Maintenant, je laisse tomber...* » Mais non, il faut continuer, continuer...

RELATION AUX INSTITUTIONS

Madame J.

Et c'est vrai que, du coup... on est confronté, malgré un système social qui est relativement bien fait, à avoir des portes qui se ferment... Voilà ! On dit dans les associations... parce que j'en ai contacté des associations [...]. J'ai fait plusieurs associations qui m'ont dit : « *Mais rendez-vous compte, madame, vous n'êtes pas à plaindre !* »

Madame F.

Quand je suis allée voir l'assistante sociale, il y a deux ans, j'avais un souci et j'ai demandé... si je ne pouvais pas avoir ponctuellement une aide alimentaire parce que j'ai tout ça à payer et je sais que, financièrement, je n'y arriverai pas pour faire à manger à mes enfants tous les jours. Ah, mais il me faut une facture... parce que Caritas réclame une facture... ou la Croix-Rouge réclame une facture.

Madame J.

En règle générale, effectivement, je n'ai pas de souci, enfin comme tout le monde... Je ne suis pas à plaindre. Mais quand on entend : « *On est là pour vous aider ponctuellement s'il y a un problème, n'hésitez pas à venir vers nous !* » Et, justement, quand il y a ce problème-là qui est tout de même relativement important, on arrive en disant : « *Effectivement, j'ai réfléchi*

à ce que vous m'avez dit et, là, j'ai vraiment un besoin... » Je vous fournis donc les documents et... Ben, je me dévoile finalement, on se met à nu, pas très simple non plus, et qu'on vous dit : « *Eh bien, merci d'être passée, on était bien content, mais... au revoir, madame.* » Hum... c'est difficile.

Madame F.

J'étais tellement en colère, ce jour-là... Ah, vous voulez des factures ? Attendez, je vais vous en chercher... Comme je venais de déménager, j'avais un grand sac dans la voiture où il y avait tous les papiers que l'on pouvait me réclamer... et je lui ai renversé le sac par terre et je lui ai dit : « *Vous voulez quoi comme facture ?* »

Elle me dit : « *Madame, vous avez un problème.* »

Je lui dis : « *Oui, j'ai un problème, c'est pour cela que je suis là.* »

« *Non, vous avez un problème.* »

« *Oui, j'ai un problème.* »

Elle voulait dire que... j'étais tarée.

Non, j'étais pas tarée, j'étais juste dépassée par les événements.

Madame J.

En fait, au départ, j'ai cherché sur Internet les aides exceptionnelles qui pouvaient être allouées à une personne dans mon cas. J'ai appelé tous les services possibles et imaginables pour demander s'ils font des aides exceptionnelles. [...]

J'ai appelé. Alors là, c'est difficile parce que, même si on n'a pas la personne en face, il faut expliquer de nouveau au téléphone pourquoi on en est arrivé là, donc on se sent diminuée, on est honteuse, on est, comment dire, fragilisée par tout ça et puis on a des personnes en face qui sont très fermées parce qu'elles n'ont jamais vécu ça.

Madame F.

C'est comme le RSA. Contrôle RSA ! Contrôle RSA, d'accord ! Bonjour. Je reçois un contrôle, comment on fait ? Il faut donc les justificatifs de la banque, j'ai deux comptes bancaires [...]

j'ai donc le Crédit mutuel pour payer le loyer, parce que mon propriétaire était au Crédit mutuel, et j'ai la Poste depuis toujours, hein. Il faut donc les extraits de compte sur les deux dernières années. Ça fait donc douze fois deux, vingt-quatre : comme j'ai deux banques, quarante-huit photocopies. En sachant qu'un extrait de compte à la Poste, c'est deux ou trois pages, parce qu'il y a tout qui est débité automatiquement. Donc imaginez, quarante-huit, je suis gentille. Rien que la banque, c'est au moins soixante photocopies. Plus assurance de la voiture, assurance habitation, photocopie de la carte grise, photocopie de la facture d'eau, photocopie des taxes d'habitation, photocopie des impôts. Alors j'ai dit : « *J'ai pas de budget, désolé. Je suis au RSA, je ne travaille pas, je n'ai pas de budget photocopie.* »

Madame J.

On a des personnes qui nous disent : « *Eh bien, si vous ne payez pas, eh bien, il y aura un huissier qui va venir.* » « *Attendez, on n'en est pas là ! J'ai juste un retard de paiement, quoi, c'est pas comme si j'avais deux ans d'arriérés, faut quand même prendre les choses à leur juste valeur !* » « *Ah oui, mais, de toute façon, la procédure est en cours c'est donc comme ça.* » Bon d'accord...

Et, après, on a des personnes qui entendent et qui disent : « *Écoutez, j'en réfère à mon responsable et je reviens vers vous.* » Et puis, par chance, on se retrouve avec des gens qui sont super. [...] Néanmoins, les gens sont au courant. Donc, ça, c'est difficile.

Madame F.

« *Eh bien, écoutez, venez chez nous, on les fait chez nous, les photocopies.* » Alors j'arrive place du Quartier-blanc avec mon sac rouge rempli de papiers et je dis : « *C'est bien l'adresse ?* » « *Oui, oui, c'est là.* » J'arrive place du Quartier-blanc, le grand bâtiment noir : « *Ah, ma pauvre dame, je suis désolé...* » J'avais du mal à marcher, j'avais un problème à la jambe aussi. « *Ah, ma pauvre dame, ce n'est pas chez nous, c'est de l'autre côté.* » J'ai dû refaire tout le tour, hein. J'arrive là-bas : « *Oui, bonjour, on m'a dit que les photo-*

copies, on peut les faire chez vous. » « *Ah non, on ne peut pas faire les photocopies chez nous ! Regardez, il y a Pôle emploi un peu plus loin, faites-les chez Pôle emploi.* » Je vais chez Pôle emploi. Pôle emploi en a peut-être marre que le Quartier-blanc leur envoie les gens : la photocopieuse est cadencassée. Alors, je retourne chez eux : « *Je fais comment ? Il y a quand une limite de dépôt et je n'ai pas le budget photocopie.* » « *Ah, je ne sais pas. Il faut vous débrouiller.* » Et bien, vous savez quoi, je me débrouille. J'ai pris mon sac, je leur ai dit : « *Voilà mon sac, vous avez tous les papiers, démerdez-vous avec ça parce que j'en ai plein le cul !* »

Madame J.

C'est un mélange de beaucoup de choses : j'étais blessée, j'étais frustrée et j'étais en colère parce que, finalement, on se dit que « mince », il y a des... mais sans jugement, c'est un constat : il y a des personnes qui ne font rien, qui ne se donnent pas les moyens de faire les choses, à qui on va apporter tout, quasiment sur un plateau. Et puis, il y a les autres qui galèrent, qui essayent de tirer partout où ils peuvent et, finalement, ces gens, on leur dit : « *Mais vous êtes bien.* »

Madame F.

Parce qu'un budget photocopie, plus de soixante photocopies que tu dois leur envoyer par la Poste, je ne sais pas si vous vous imaginez. On est des bénéficiaires du RSA, on est bénéficiaire du RSA, on n'a pas non plus une fortune à dépenser en conneries !

Madame J.

Vous êtes dans l'eau, vous êtes en train de vous noyer et on vous demande si l'eau est bonne ! L'expression est un peu jolie, mais c'est vrai. On a de l'eau jusqu'au-dessus de la tête : on a beau tendre une main, finalement, on vous appuie sur la tête. On vous dit « non », finalement : « *Restez-y.* »

Madame F.

On est des petits. Il y a des choses, c'est pas normal. C'est pas normal qu'on se fasse avoir comme ça. On vit dans un monde où tout va tout le temps vite...

T'es catalogué, ils ont des œillères. Un contrôle RSA, c'est un contrôle RSA. Ils ne cherchent pas à comprendre. Ils ne cherchent pas à te contacter.

Et c'est nous qui subissons. On est là. On est obligé d'attendre. On est obligé de se plier à leurs règles. On n'a pas le choix. Mais ils ne comprennent pas qu'on a un système pour fonctionner... je veux dire, les personnes qui ont un petit salaire. [...]

Eux, ils ont... Voilà, contrôle RSA, on coupe tout, on se demande pas comment font les gens pour vivre. [...] Ils ne se mettent pas à notre hauteur. Ils n'essayent pas de comprendre que la situation qui s'est faite, c'est pas nous qui l'avons provoquée. C'est une situation qu'on nous impose et, pour se justifier de nos jours, vas-y, cravache pour te justifier.

Madame J.

C'est doublement difficile parce qu'on ne peut pas extérioriser ce qu'on ressent, on ne peut pas avoir un avis extérieur non plus parce que, quand on a la tête dedans et quand on essaye de trouver des réponses, on n'est plus très objective face à la situation : en l'occurrence, moi je n'étais pas très objective.

Madame F.

Partout, tu entends, la CAF, il y a des problèmes. Ils coupent, voilà. Ils arrêtent de payer. Mais c'est juste en fait pour gagner du temps. À mon avis, parce qu'ils sont dépassés pas les dossiers. Ils sont dépassés par la montagne de dossiers à traiter. Ils sont peut-être tout simplement dépassés parce que les gens qui sont au guichet ne sont plus aussi compétents que les gens qu'on avait dans le temps.

Madame J.

Alors je me suis tournée vers ma meilleure amie à qui j'ai dit les choses. Et puis, ensemble, on a pointé toutes les choses : « *Alors, qu'est-ce que tu as déjà fait ? Est-ce que tu as pensé à ça ?* » « *Oui, ah non, j'ai pas pensé, OK, je vais le faire, d'accord.* » « *On va appeler machin, est-ce qu'on peut décaler, est-ce que, peut-être, tu peux donner un peu et expliquer que tu donneras...* » Et ça, ça m'a aidé.

Madame F.

J'aimerais que toutes ces institutions, que ce soit la CAF, que ce soit Pôle emploi, que ce soit n'importe quoi, qu'ils se mettent un peu à la hauteur des gens et qu'ils ne nous classent pas dans une case « à contrôler » en sachant que ce contrôle va nous mettre dans une situation impossible. Ils peuvent nous contrôler mais qu'ils nous laissent une ouverture, pas nous contrôler et je te coupe les vivres, démerde-toi. Parce que eux, ils nous contrôlent, ils nous coupent les vivres. L'assistante sociale : « *Ah, mais vous avez droit à la CAF ! Tant que la CAF n'est pas à jour, nous, on n'a pas le droit de vous aider.* » Mais vous faites comment ? J'aimerais que tout ça, ça change.

LA FAMILLE

Madame F.

Nous on était une fratrie de six, mes parents étaient des personnes qui... Ma mère, tout ce qu'elle voyait, elle le voulait, donc c'était des crédits et des dettes. Mon enfance, c'était les huissiers qui collaient des « papillons », comme ils appelaient ça dans le temps, derrière les meubles. Et ma fierté veut que mes enfants n'aient jamais à vivre ça... Et mon père, quand il est décédé, on n'a même pas accepté l'héritage parce que, forcément, des dettes il y en avait, obligé.

Monsieur T.

À un moment, il y a eu une angoisse qui s'est créée par rapport à l'annonce comme quoi ma compagne était enceinte. Si maintenant cela avait été, comment dire, dans les douze premières semaines, vu que la période ne s'y prêtait pas, on aurait pu faire une IVG, justement... Peut-être mettre cela à un moment plus adéquat. Mais il y avait déjà vingt semaines. La question ne se posait plus.

Madame J.

Mes filles, eh bien... Malgré leur âge de 9 et 10 ans, elles ont une faculté de raisonner très rapidement. Ma grande, par exemple, quand je lui ai dit que je changeais de travail – bien sûr que je changeais de travail ! –, la première

chose qu'elle m'a dit : « Ah ! Mais entre maintenant et le temps où tu vas changer de poste, qui va te payer ? » Donc elle a déjà conscience de se dire : « Mince, si on n'a pas de travail, on n'a pas d'argent ! » Et je la sentais en panique quoi... Elle commençait à partir en disant : « Mais, maman, comment on va faire ? » J'ai dit : « Ne t'inquiètes pas, je quitte mon travail... » Du coup, j'ai menti, je n'aime pas faire ça mais je n'avais pas le choix. Je lui ai dit : « Je quitte mon travail et j'en redémarre tout de suite un autre. »

Monsieur T.

Effectivement, les angoisses sont donc arrivées, surtout sur le plan financier, par rapport à ma situation actuelle qui est justement en recherche d'emploi, avec un chômage. Ma compagne, elle, avait perdu toutes ses aides en termes de RSA quand on s'est installé ensemble, parce que mes revenus avaient été calculés dedans. Donc, c'était vraiment une angoisse de savoir comment on va payer le loyer, comment on va nourrir les petits.

Madame F.

Non ! Non, mes enfants, non ! Je... j'veux dire : pour eux, la vie est difficile aussi. Ma fille vient d'acheter une maison à Marmoutier... Ils ont leur vie, ils ont leurs problèmes... Ils ont... eh bien, voilà... Ma fille, gentiment, eh bien... elle travaille. Ce mois, elle travaille : « Maman, tu peux me garder les petits ? » « Eh bien, oui, je vais garder les petits. » [...] Et donc, quand je suis chez ma fille, je mange chez ma fille à midi. Si je les garde midi et soir, je mange chez elle midi et soir. [...] Et, s'il y a un reste : « Maman, tu peux emmener le reste, ça ne suffira plus pour nous... » Donc, j'emmène le reste et... Mais jamais je leur dirai, jamais je leur dirai... J'ai ma fierté.

Monsieur T.

Dans notre couple, il y avait des tensions parce que, forcément, cela créé des tensions. On a beau se dire : « Bon, ça va aller ; dans quelques mois, cela ira mieux. [...] Il y a des tensions dans le couple parce que, dès qu'il y avait des dépenses un p'tit peu, pour l'un ou pour l'autre, que l'on pouvait juger superflu,

même sachant que, pourtant, on ne faisait rien. C'était vraiment, on ne dépensait rien à l'extérieur, c'était vraiment qu'acheter au moins cher à manger pour les petits. Il suffit que, d'un coup, il y avait : « Ah tiens, aujourd'hui, j'ai acheté... [ah, par exemple, je vais dire une bêtise] un pack de coca », par exemple qui coûte bien plus cher que de la boisson, on va dire « classique ». Eh bien, ça pouvait créer une tension dans le sens où l'autre personne va s'dire : « Ah, eh bien, attends, regardes, t'as pas l'argent, c'est pas le moment de faire ça, à la rigueur ! »

Madame J.

Alors, de rentrer chez soi, de prétexter une machine à laver à étendre, ou quelque chose à terminer pour ne pas être à table parce qu'il n'y a pas assez, c'est un fait. Et, du coup, on coupe court ce moment familial, donc de partage : elles mangent de leur côté et moi du mien. Et ma grande est venue me voir à un moment donné, et je la sentais tourner autour du pot et elle me dit : « Ah, maman, j'ai plus faim. » « Ah bon, comment ça se fait, l'école ? T'as bien mangé au périscolaire ? Le goûter, etc. Et pourtant, il y a une demi-heure, tu m'as dit que tu avais très très faim... » « Oh oui, mais c'est passé... Écoute maman, non mais tu peux finir mon assiette, j'ai plus faim... »

Monsieur T.

Après c'est vrai qu'on avait aussi deux façons de voir différentes. Elle était mère de trois enfants. Moi, je rentrais dans ce couple-là. Enfin, on devenait une famille mais, forcément, j'avais un peu une autre façon de voir les choses. [...]

Moi, en premier lieu, c'était payer le loyer, payer les factures, payer à manger, même si on doit manger de plus petites quantités, alors qu'elle, c'était tout pour les enfants. Donc, eh bien oui, effectivement, on peut manger en petites quantités mais les enfants, l'air de rien, ça a besoin d'un minimum. On ne peut pas leur dire : « Aujourd'hui, tu mangeras juste un petit bout, et voilà. » Ça reste des enfants, il faut pouvoir les nourrir. [...] Ça crée donc des tensions entre elle et moi.

Madame F.

Vous trouvez normal que les enfants soient obligés de subvenir aux besoins des parents, s'ils n'arrivent plus à un moment donné ? Ce n'est pas logique. Ce n'est pas logique. Non, pour moi, ils ont leur vie à mener, ils ont leurs combats à mener parce que je sais que, pour eux, ce ne sera pas facile, ce sera peut-être même pire que pour nous. Non, ce n'est pas leur rôle. C'est notre rôle d'être là pour eux. Ce n'est pas à eux d'être là pour nous.

LE REGARD DES AUTRES

Madame J.

L'assistante sociale m'a proposé de me mettre en contact avec Caritas pour pouvoir manger, tout simplement, parce que c'est important, en tout cas pour les filles. Car, pour moi toute seule, je ne sais pas ce que j'aurais fait, peut-être que je ne l'aurais pas fait, peut-être que j'aurais fait différemment... Je ne sais pas, en fait, comment j'aurais géré. C'est effrayant de se dire : « *Il y a les enfants* », de se dire : « *C'est de ma responsabilité, il faut que je leur ramène à manger* ». Et, du coup, la fierté en prend un coup, parce qu'il faut savoir dire : « *J'ai un problème, et comment est-ce qu'on fait ? Est-ce que quelqu'un peut m'aider ?* » Eh bien... c'est très difficile !

Monsieur T.

Moi, ce que je voulais vraiment, c'était pour le côté administratif, au niveau des bailleurs par exemple, au niveau de l'électricité, enfin vraiment tout ce qui est administration et factures, on va dire obligatoires. Je ne voulais pas être catalogué comme un mauvais payeur, je voulais justement que mes factures soient toujours payées. Je préférerais être endetté chez ma famille. Donc, c'est mon père qui m'a proposé de m'aider à ce moment-là. Mais je ne voulais pas avoir de problèmes de paiement avec un organisme.

Madame J.

L'entretien du 24 décembre était clair : à partir de janvier, je n'étais plus dans les effectifs de l'association [...].

J'ai quitté mon travail, il était midi. Je suis rentrée chez moi, j'ai mis énormément de temps à rentrer chez moi... J'ai pris ma voiture, j'ai roulé, j'ai réfléchi, j'ai accusé le coup.

Je pense qu'il a dû s'écouler deux ou trois heures avant que je récupère mes filles et que je rentre à la maison.

Eh bien, je suis arrivé tout sourire, quoi... Parce qu'il y avait le fait de se dire qu'on ne peut pas imposer ça le soir de Noël. C'est tout simplement pas le temps de le faire parce que, mince, c'est le soir de Noël, c'est un moment joyeux.

Eh bien, j'ai gardé ça pour moi. Très compliqué. Et puis, finalement, je n'ai rien dit du tout. Que ce soit le lendemain, le surlendemain, je n'ai rien dit.

Monsieur R.

J'ai fait croire à mon entourage proche, enfin au voisinage, que je travaillais toujours. Je continuais toujours à me lever comme d'habitude, prendre ma voiture, faire comme si j'allais au travail et aller me poser sur une aire d'autoroute et continuer plus ou moins ma nuit dans ma voiture, quoi. Traîner un peu toute la journée, rentrer aux heures habituelles, avec une tenue de travail qui ne servait plus du tout, et juste pour donner une autre image, quoi.

Madame J.

Mes enfants ne savent pas ce qui s'est passé ! Ma maman ne sait pas ce qui s'est passé ! Parce que, déjà, quand elle a appris pour ma séparation, le divorce, elle s'est posée beaucoup de questions par rapport à nos enfants... C'est une maman, c'est normal ! Changement de département donc : « *Comment ça va se passer ? Tu te rends compte, t'es toute seule, comment tu vas gérer, ça va être difficile pour toi, est-ce que tu as conscience de ce que tu fais ? Est-ce que tu as réfléchi ?* » Et son cancer par-dessus... je ne pouvais pas. Ce n'était pas possible. Donc je ne lui ai pas dit.

Monsieur R.

Mais le plus dur, c'est le regard des gens, quand vous arrivez, vous faites vos courses, les gens vous regardent normalement... Quand vous arrivez à la caisse, vous tendez un bon d'achat

Caritas et, là, les regards changent... Vous avez du mal... Quand on sait comment on va payer ses courses, on a un peu de mal à franchir la porte du magasin et puis on se dit : « *C'est juste pour un temps, le temps de se relever un peu et de connaître des jours meilleurs...* »

Madame J.

Je faisais comme si tout allait bien...

Monsieur R.

Si on est dans la difficulté, il y a des gens qui vous regardent peut-être par surprise, qui sont peut-être juste curieux... Il y en a qui jugent peut-être... Il y en a qui ont certainement connu ces situations... Ça leur rappelle peut-être certaines choses... C'est vrai qu'on est tellement dans la difficulté que tout regard on le trouve – comment dire ? – négatif... Voilà, un peu suspect.

Madame J.

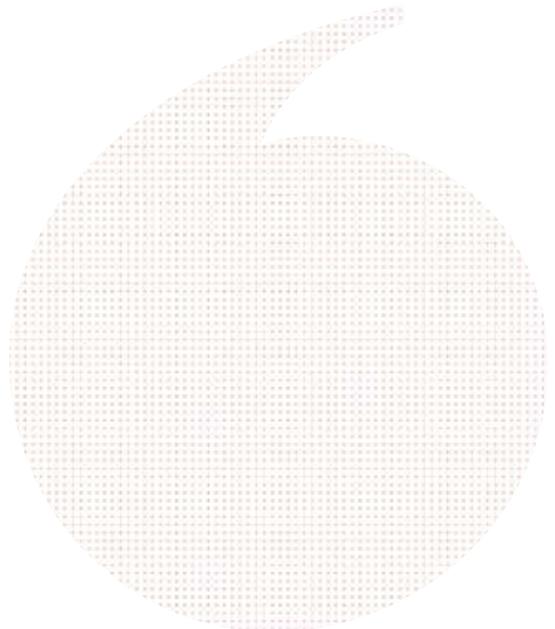
Quand je suis arrivée dans mon village, la première journée où j'étais là, je me suis présentée à mes voisins. Un voisin m'a dit : « *Ah, on a entendu parler de vous à la Fête*

des voisins, vous êtes la femme avec les deux enfants, divorcée depuis peu, qui arrive au logement. » Waouf ! « *Bonjour, oui, c'est moi.* » Tout le village savait donc qu'une femme seule est arrivée avec ses deux enfants... Du coup, je ne me voyais pas dire à ma propriétaire que j'ai un retard de loyer sans lui donner d'explication. [...]

Que le village soit au courant de la situation, ça me fait sourire, c'est ironique... On n'est pas libre... On est chez soi et tout le village sait ce qui s'y passe.

Monsieur R.

Quand l'assistante sociale m'a proposé de faire un dossier RSA, je me suis mis à pleurer, quoi... Je me suis dit « non »... C'est peut-être méchant ce que je vais dire, mais je ne veux pas être réduit à ça ! J'ai toujours travaillé, je ne veux pas être un poids pour la société. Tout ce que je voulais, c'est qu'on m'aide un peu à sortir de cette tempête-là, de me refaire une santé et de repartir sur de bonnes bases... J'ai donc eu de la chance de retrouver un boulot avant qu'on ne lance le dossier pour le RSA. ■



Comment naît une action collective ? Y a-t-il des règles et des méthodes pour susciter la participation de tous ? Dans ces pages, les porteurs d'action décortiquent leur « façon de faire » et témoignent des succès et difficultés rencontrés. Pour mieux partager.

Les poings dans les poches

Parmi les initiatives mises en œuvre pour venir en aide aux personnes sans abri, il existe en France quelques services de bagagerie. Certains sont assurés par de grandes associations. D'autres, plus rares, sont gérés ou cogérés par les bénéficiaires eux-mêmes. C'est le cas de la bagagerie « Mains libres » du 1^{er} arrondissement de Paris que nous avons voulu faire connaître aux lecteurs de L'Apostrophe.

Nous avons pris rendez-vous avec Jean Redeuil, président de l'association « Mains libres », qui nous a suggéré de passer un soir à la bagagerie. Ainsi, nous pourrions arriver une heure avant l'ouverture pour qu'il nous explique le fonctionnement de l'association. Ensuite, nous passerions les deux heures suivantes avec les habitués du lieu.

Ce 23 avril, à 18 h 30, nous sommes devant le 15, rue Jean-Lantier, dans la partie ouest de la rue, à peine assez large pour le passage d'une automobile. Deux ou trois bornes qui, autrefois, permettaient de garer des calèches, attestent des origines moyenâgeuses de la voie. Assis sur l'une d'elles, un quinquagénaire soigneusement vêtu d'un costume révélant ses origines extra européennes, deux gros sacs à ses pieds, attend l'ouverture de la bagagerie. Nous nous présentons et demandons : « *Connaissez-vous Jean Redeuil ?* » « *Jean Redeuil*, nous dit-il dans un français parfait, à l'accent difficilement identifiable, *n'arrive jamais avant 19 h 45. Vous le reconnaîtrez. Il porte une longue barbe blanche, comme Victor Hugo.* »

À 19 h 45, en effet, un homme barbu s'avance, le corps mince et le regard droit, plus proche d'Edmond Dantès s'évadant du château d'If que de l'auteur de *La légende des siècles*. De derrière sa longue barbe grise s'échappent deux yeux perçants mais distancés du monde. Il avait oublié notre rendez-vous : « *Ah oui ! Je l'ai noté quelque part, mais je n'ai pas relu cette note. J'étais plongé dans un livre.* »

De bonne grâce et avec une amabilité naturelle, voire fraternelle, Jean nous guide. Il ouvre avec sa clé la porte et nous découvrons qu'il y a déjà deux personnes à l'intérieur, deux des trois permanents nécessaires au service qui va commencer. Le local d'environ 125 mètres carrés sur deux niveaux appartient à la mairie de Paris. Face à l'entrée, un simple bureau. Un cahier et un stylo posé dessus pour enregistrer les personnes qui passent à chaque ouverture. À droite, un petit hall dessert quelques pièces et un escalier montant. À gauche, entre l'entrée et le bureau, la bagagerie proprement dite, un local contenant 52 casiers d'un mètre cube chacun, « *l'équivalent de trois ou quatre grosses valises par casier* », précise Jean qui ajoute : « *En vous faisant entrer, on fait une entorse au règlement. Seuls les permanents sont habilités à pénétrer ici. C'est pour éviter les vols.* »

Les permanents sont généralement trois. Leur tâche consiste à retirer les bagages des casiers et à les y replacer une fois que leurs propriétaires y ont pioché et remisé leurs effets. Qu'est-ce qui est le plus précieux à mettre à l'abri pour quelqu'un qui vit dans la rue ? « *Les papiers*, répond Jean sans hésiter. *La nuit est un moment de grande vulnérabilité pour les gens qui dorment dehors. Ils peuvent très facilement se faire voler. Moi, je place mes chaussures au fond de mon duvet. Le linge de rechange aussi est entreposé ici. Plus facile ainsi de se changer. La nuit, pour dormir, il faut emmener le minimum : les mauvaises visites sont fréquentes.* »

Ce soir, un des permanents, en l'occurrence une permanente, n'est pas venue et elle n'a pas averti, ce qui est inhabituel. « *Une femme avec domicile fixe [ADF], membre bénévole de l'association* », précise Belkacem, un des deux autres permanents de service ce soir. Jean va se substituer à elle. De toute façon, Jean est là tous les matins de 7 heures à 9 heures et tous les soirs de 20 heures à 22 heures, aux heures d'ouverture quotidiennes.

Sans complexe

Jean et les deux autres permanents sont sans domicile fixe (SDF). Ce terme, que de nombreuses associations jugent stigmatisant, est un attribut décomplexé ici. Jean lui-même s'en sert et explique qu'il dort dans la rue depuis de nombreuses années. Originaire de Charente-Maritime, en rupture avec sa famille, il s'est progressivement installé dans cette vie marginale devenue routinière. « *Le froid ne m'effraie pas*, dit-il, *j'y suis habitué.* » Il refuse l'idée d'intégrer un foyer, « *un lieu où il faut composer avec des inconnus qui peuvent vous voler ou vous chercher des noises* ». Jean dort sur le seuil de la librairie du plus vieux quartier populaire de Paris, à un tir de fronde de l'endroit où Ravailac a assassiné Henri IV.

Les SDF qui ont obtenu un des 52 casiers de « Mains libres » sont domiciliés auprès d'une des deux associations du quartier : la « Maraude d'Emmaüs – Paris centre » et l'antenne « Aux captifs, la libération » de la rue Saint-Denis. Ces deux structures de quartier, cofondatrices de « Mains libres » en 2006-2007, proposent aux SDF du quartier un casier pour favoriser leur mobilité et, par conséquent, leur insertion dans le tissu urbain. Ces propositions sont soumises au Conseil d'administration de « Mains libres » qui répond sous huit jours. En ce moment, deux ou trois casiers sont libres. D'autres propositions ne devraient pas tarder.

Dès 20 heures, le rez-de-chaussée se remplit. Beaucoup d'hommes seuls viennent disposer de leurs affaires. Certains s'enferment un instant dans la pièce prévue à cet effet. Quelques couples. Seule, une femme âgée viendra plus tard s'asseoir à l'étage et manger un plat réchauffé. Nous tentons d'entrer en contact avec certains. Nous constatons que c'est difficile. Jean nous a présentés en tant que journalistes. Les rares conversations qui circulaient ont aussitôt cessé. Nous n'arrivons pas à croiser un regard et les « bonsoir » que nous lançons restent sans réponse.

Entre hommes

Nous montons à l'étage en suivant certains d'entre eux. Une grande pièce capable d'accueillir une cinquantaine de personnes est meublée d'une table rectangulaire centrale, entourée d'une vingtaine de chaises. D'un côté, un coin cuisine ; de l'autre, quatre ordinateurs allumés. « *L'association a acheté ces ordinateurs pour permettre aux SDF d'aller sur Internet*, mentionne Jean. *Pour que tout le monde en profite, on limite l'utilisation à trente minutes. Mais, vous voyez, ce soir, ils ne sont que deux à les utiliser. Il n'y a pas de ruée vers le virtuel.* »

Sous les fenêtres de la grande pièce, dans de grands bacs en plastique translucide, des pains et des viennoiseries. « *Tous les jours, la boulangerie voisine nous donne ses invendus. Chacun peut prendre ce dont il a envie* », précise Jean. Tandis que certains font chauffer de l'eau pour faire du café ou du thé, d'autres attendent leur tour pour réchauffer leur nourriture au micro-onde. D'autres encore entreposent dans le frigo des victuailles pour des repas ultérieurs.

Le silence qui règne dans la pièce est remarquable. Un silence feutré. Quelques mots dits tout bas, chuchotés, mais pas de discussion. Peut-être la barrière de la langue. La majorité sont des étrangers. Presque tous sont des hommes. « *Il y a très peu de femmes*, dit Jean, *parce que de nombreuses structures ont été créées pour les accueillir. En ce qui concerne les hommes, il fut un temps où les ressortissants des pays d'Europe de l'Est étaient majoritaires. Ce n'est plus le cas. Aujourd'hui prédominent les Sud-Américains.* »

Une équipe de SDF volontaires

L'association « Mains libres » a été créée en 2006 après une longue réflexion sur la manière de venir en aide aux sans-abri du quartier des Halles. D'abord installée à la pointe Sainte-Eustache, tout près de l'église éponyme, elle a été relocalisée rue Jean-Lantier, il y a deux ans. Son conseil d'administration est composé de sept usagers SDF et de sept bénévoles ADF et, en cas de blocage, les membres de l'association « Aux captifs, la libération » se chargent de résoudre les problèmes.

Jean est président de « Mains libres » depuis deux ans. Ici, c'est un peu son bureau. Il vérifie que tout se passe bien, surveille les *mails* (les siens et ceux envoyés à l'association) et, avec une équipe de SDF volontaires, fait le ménage du local de fond en comble, un samedi sur trois. Sa supervision discrète, mais acérée, est garante que le règlement intérieur sera observé à la lettre. Des altercations, parfois ? « *C'est rare. Très rare même. C'est arrivé une ou deux fois. Dans ces cas-là, il faut faire sortir les personnes violentes dans la rue. Et, si les violences persistent, appeler la police.* »

Peu avant notre départ, un septuagénaire nous interpelle. Ravis de pouvoir lui parler, nous nous présentons mais il refuse de nous dire son nom ou de répondre à nos questions. Il est en colère. Contre le système qu'il accuse de l'avoir floué. Selon lui, il manque un zéro à sa retraite. Il ne peut pas vivre dignement avec ce qu'il touche. Contraint de dormir dans la rue, il est hostile à tout et à tous, notamment aux journaux, qui mentent. Mais il profite de notre écoute attentive pour nous dire son histoire. Né au Portugal, il est arrivé à 18 ans en France où il n'a cessé de travailler pendant quarante-cinq ans. Il aurait eu d'emblée une bonne situation. Puis il aurait changé de cap et, là, tout aurait dégringolé. Les mots et le ton disent son irritabilité et son sentiment d'injustice sociale. Seul, assis loin des autres, il vocifère. Pendant une petite demi-heure, il aura épanché son amertume.

À 22 heures, tout le monde est invité à quitter les lieux. Dans la rue, la nuit est fraîche. Seuls ou par deux, les hommes sortent de la ruelle et prennent différents chemins. Aperçue en fin de service, la vieille femme noire chaussée de pantouffes éclatées, le corps douloureux, le regard perdu, hésite sur la direction à prendre. ■

Cyril Bredèche et Jacques Duffaut

La parole à un porteur de projet, un acteur, un entrepreneur qui s'implique au quotidien pour « agir ensemble » et mener des actions qui placent les personnes en difficulté au cœur de la mobilisation. Une relecture pour témoigner de la richesse de l'expérience vécue.



À PROPOS DE L'AUTEURE

Marie-Thérèse Esneault a consacré sa vie à accompagner les personnes connaissant des périodes de fragilité. Elle a mis sa passion pour la création artistique au service de l'estime de soi de ceux des prisons, comme de ceux de la rue.

Profondément transformée

Après avoir été professeure de musique pendant sept ans à l'Éducation nationale, j'ai travaillé vingt-trois ans en prison en tant qu'animatrice musicale puis musicothérapeute dans les prisons de Fleury-Mérogis et de Fresnes, en direction des malades toxicomanes et des personnes incarcérées dans le secteur psychiatrique. L'objectif en musicothérapie était tout autre qu'un cours de musique. Je ne visais plus la production musicale en tant que telle mais la musique devenait le support de la parole soit par le chant, l'écoute musicale ou la relaxation ; et, en groupe, je proposais une multitude d'exercices toujours à base musicale, genre dynamique de groupe. Je travaille aussi avec les personnes à la rue depuis quinze ans, d'abord à Emmaüs puis, depuis six ans, à l'équipe locale du Secours Catholique de Créteil où j'anime, avec une équipe, des « petits déjeuners artistiques ».

On ne reste pas tant d'années en ces lieux sans en être profondément transformé, épuré, laminé, purifié. Je vais tenter de vous dire quelque chose non pas tant de ce que j'ai fait que de ce que j'ai vécu intérieurement.

Tout d'abord, dans mon travail en prison

Les débuts dans un tel lieu sont très enthousiasmants : j'ai vécu, comme une sorte d'état de grâce, cette entrée dans ce milieu. La prison demeure un lieu secret, auquel on n'a pas facilement accès et, y être admis, après de multiples démarches, est comme une sorte de privilège dont j'étais fière ! Très riche aussi d'apprendre

la guitare à de jeunes détenus et de monter des concerts. Tout est tellement nouveau que l'esprit et le corps sont occupés à cette découverte, demandant une grande attention pour comprendre les fonctionnements et respecter les règles de la prison. Les gens du dehors vous admirent et la prison devient un besoin dont j'avais du mal à me passer au tout début. Puis est venu le temps de l'habitude, de l'usure, de la désillusion, de la prise de conscience du réel et d'une entrée plus profonde, provoquant fatigue, peur, voire dépression. Le risque est grand alors de s'habituer, par peur ou impuissance, de se protéger comme on peut, en se justifiant et en se disant que, de toutes façons, on n'y peut rien, que ça a toujours été comme ça et que je ne pourrai rien changer dans une institution aussi lourde. J'ai fait un gros travail intérieur et fini par adopter une attitude de non-violence qui est aux antipodes de la fuite. Pas facile de respecter ce surveillant qui souvent me « mettait des bâtons dans les roues » et que je pouvais considérer comme un adversaire. Tenter de toujours l'aborder comme une personne à part entière, ne la confondant pas avec l'institution qui l'oblige à avoir certains comportements, qu'elle ne maîtrise en aucun cas. La patience doit être le maître-mot et cela a été une vraie conversion pour moi

Savoir durer et veiller, c'est de l'ordre de la performance psychologique et spirituelle, ou plutôt de l'abandon au réel. Régulièrement, j'ai failli partir, pensant que ce n'était plus

supportable. Mais, chaque fois, une lueur ou une rencontre m'ont permis de continuer cette présence discrète.

Voici quelques belles rencontres qui ont changé mon regard et m'ont permis de tenir ou plutôt d'être « tenue » ! J'ai appris de mes patients cette exigence de retrouver les sens. Ce sont eux, les prétendus « fous, ayant perdu les sens » qui me ramènent au corps. Les formes de thérapie « traditionnelle », basées uniquement sur l'entretien en face à face, ont du mal à déboucher pour beaucoup d'entre eux. Un jour, A. m'apporte un poème :

*« Depuis le temps que je suis ici,
J'ai oublié les bruits et les odeurs
Qui, dehors, partageaient ma vie. »*

C'est ce qui m'a permis de me lancer dans ce travail avec les « odeurs ». Au départ, j'ai eu un peu peur de ce que je pouvais déclencher car l'aromacologie réouvre les cinq sens : cela peut provoquer un trop plein d'émotions car on ne peut résister, l'odeur atteignant directement le cerveau. La parole surgit instantanément : cela peut déstabiliser ! Mais, au final, je me lance, voyant le bienfait que cela procure aux détenus. Ce ne fut pas une mince affaire d'avoir l'autorisation de faire entrer ces odeurs et d'obtenir une note de service pour pouvoir les utiliser. Puis, cela est entré dans les mœurs et il n'était pas rare de voir un surveillant me rapporter des Antilles un flacon de vanille, de coco ou de litchi pour compléter ma boîte.

Un jour, une demande m'est faite par un technicien de surface pour que je passe voir R., musicien, qui n'ose pas m'écrire. Il a le désir de me rencontrer. Je vais le voir dans sa cellule. Il exprime une grande joie de voir que je réponds à sa demande.

« Je n'sais pas. Vous devez avoir bien plus urgents que moi. »

Je lui dis que je suis là pour chacun.

« J'ai toujours été comme ça ! Je m'occupe des autres, mais je ne sais pas demander. »

J'ai un flacon d'eucalyptus à la main et je lui fais sentir une mouillette (petit carton qu'utilisent les parfumeurs). Il exprime alors une grande émotion :

« Je recherche des odeurs de chez moi, je ne sais trop quoi. C'est un mélange d'épices, de quelque chose de pas trop doux. »

Je lui dis qu'il pourra choisir et recomposer cette ambiance. Il me demande une guitare et, après autorisation du surveillant : *« Chef, je la lui apporte. »*

Lors de la première rencontre, avant d'entrer dans « ma cellule », il se met à « renifler » les odeurs qui l'imprègnent car elles s'évadent même dans le couloir.

« Ça sent bon. »

Je le sens hésitant. Dès l'ouverture de la cellule, il est surpris puis émerveillé.

« C'est beau, c'est trop, c'est impossible ! De la couleur, des odeurs. »

Il se déchausse, hésite à s'asseoir. Duand il est installé dans le fauteuil, il dit :

« J'ai failli repartir, ça fait trop de bien. En même temps, je suis content, il faut que je regarde. »

Il commence la visite de ce lieu qui ressemblait à un vrai musée ! Et s'arrête sur une photo de Marrakech.

« Je reconnais... »

Je lui propose de préparer un encens « Boukour de La Mecque ». Il reconnaît tout de suite l'odeur. Il allume l'encens, le respire longuement, promène les effluves sur son visage et me parle de la Kabylie. Je prends ma guitare et chante A *Vava Inouva* d'Idir. Il se met à chanter avec moi, d'une voix très chaude :

« Je revis. Ce matin, je voulais mourir, je sens de l'énergie même si je suis déprimé. »

Et il pleure. Puis il va se coucher dans la peau de mouton.

« C'est l'odeur de quand j'avais cinq ans, au moment de la circoncision. Je me souviens de l'odeur du sang du mouton. Il était plus important que moi et j'ai senti qu'on allait m'oublier. Je me suis senti seul, abandonné. »

Depuis ces rencontres, ce travail avec les « odeurs » est devenu pour moi un nouvel outil d'accompagnement, d'autant que je commençais à être « autorisée » à faire ce travail à cause de la durée de ma présence en ce lieu. Ce n'est que lorsque je suis devenue thérapeute que j'ai pu sortir d'une vision « manichéenne » du monde : c'est plus facile de

désigner les bons et les méchants, une fois pour toutes. Il est vrai que, durant mes premières années, j'ai clairement pris le parti des détenus, pensant qu'ils étaient des victimes ! Peut-être cela me permettait-il de me situer dans ce lieu « pervers » ! Mon regard sur les surveillants était très négatif, d'autant plus que je souffrais moi-même de la manière dont certains me méprisaient et je me disais : « *S'ils se comportent ainsi envers moi, qu'est-ce que cela doit être vis-à-vis des détenus !* » Me positionnant délibérément du côté des détenus, je ne pouvais que me les mettre à dos. Puis, je me suis rendu compte que tous les détenus n'étaient pas aussi blancs que cela et qu'ils ne rayonnaient pas forcément d'innocence, même si j'en ai rencontré quelques-uns. Je crois que, peu à peu, mes yeux ont vu plus clair. J'ai commencé à regarder les surveillants avec amour, comme des êtres humains qui peuvent souffrir et dont le comportement est forcément influencé par l'enfermement. Parfois, les détenus lançaient cette boutade : « *Les surveillants sont plus emprisonnés que nous.* » Quelque part, ils avaient raison. J'ai même réussi à instaurer des séances de relaxation pour les surveillants et, forcément, mon travail s'en est trouvé facilité.

« **J'ai commencé à regarder les surveillants avec amour, comme des êtres humains qui peuvent souffrir.** »

J'ai assisté aussi à des traversées aux couleurs de Résurrection : par exemple, une tournée de concerts dans tous les bâtiments de Fleury avec, en finale, un « pot » offert par la prison. J'ai vu trinquer le surveillant chef, le directeur de prison et le juge d'application des peines avec les « artistes détenus » : moment inoubliable. Je repars le soir, le cœur en fête. Et puis plusieurs anciens patients m'ont contacté pour me parler de leur changement dehors. L'un ou l'autre est devenu intermittent du spectacle et vit de la musique : signe que l'autre a fait son chemin ! Je me contente de savourer ces instants de grâce. Continuer à oser espérer et contempler la vie plus forte que toute mort. Tout à coup, prend sens cette

lumière fragile, perçue l'espace d'une minute. Il me faut la mettre en mémoire pour la retrouver dans les jours sombres et m'appuyer dessus.

J'ai appris mon métier de cette présence en ces lieux et j'ai découvert que, pour moi, la musique était avant tout un moyen de rencontre et d'expression pour l'autre, au-delà de la technique.

Mon travail auprès des personnes à la rue

Il semblerait que travailler auprès de personnes en grande précarité dehors soit plus facile. Or, il n'en est rien ! Je me suis prise

parfois à penser que j'étais plus en sécurité en prison que certains jours à Emmaüs ou au Secours Catholique. Certes, le climat y est plus humain et les personnes, en principe, sont respectées mais certaines, en état d'ébriété ou malades mentaux délirants et non soignés, peuvent devenir violents et je me suis sentie parfois moins protégée. Je me trouve face à une autre forme d'enfermement !

La communication est souvent difficile à cause de la méfiance, de la peur de l'autre et de la solitude qui s'installent progressivement, par manque de paroles. Dehors, ils sont comme invisibles, des fantômes, c'est-à-dire une apparence. Ils sont réduits à être « sans ».

Pour moi, l'art a toujours été mon mode d'expression et je tente de l'offrir aux personnes qui n'ont plus de mots pour parler leurs « maux ». Par l'art, on se centre non sur la personne en précarité mais sur ce qui l'habite en profondeur pour retrouver son vrai désir, ses richesses intérieures, ses capacités créatives pour recréer une certaine harmonie.

L'art est un moyen exceptionnel pour percevoir et exprimer ce qu'il y a de plus beau en soi.

Cette ouverture à l'art a pris la forme de « petits déjeuners artistiques » en proposant d'expérimenter plusieurs pistes : mandalas, photos, écoute musicale, peinture, sculpture, écriture initiée avec le « sentir » des « odeurs »,



atelier philo, cuisine, collages, masques, mobiles, origami, Qi Gong, théâtre...

Trois spectacles ont été créés et joués à Créteil, grâce à l'aide d'un metteur en scène professionnel : « Fantômes des rues », un spectacle de marionnettes avec des migrants « Sans chemin », puis « Écoute nos gestes » inspiré du théâtre du silence. Une expo de photos marquant la fin d'un atelier de quatre mois a été placée dans l'espace culturel de la cathédrale de Créteil, puis dans une maison pour tous de cette même ville.

J'ai été amenée à modifier ma manière d'accompagner les personnes. Ainsi, dans l'atelier théâtre, je n'étais plus la seule qui « menait ». J'ai joué le jeu en me risquant moi-même à être actrice au même titre que tout le monde, me rendant ainsi plus proche et peut-être plus vulnérable, car je me trompais comme tout le monde !

Nous vivons une grande proximité, voire une certaine familiarité, et cela peut poser dans la durée la question de la distance à maintenir en tant que responsable. Être « acteurs » ensemble fait que, peu à peu, s'instaurent des relations simples et que jaillissent des confidences dues à la confiance mutuelle. Et cela se vit souvent, non dans un tête-à-tête dans un bureau mais parfois dans les allers et venues, au cours d'un repas, d'une cigarette dehors, d'un café pris ensemble. Les personnes ont besoin de rapports individualisés, elles qui n'ont souvent été considérées que comme des numéros en institution. Cela est nouveau pour beaucoup et le transfert est souvent massif, soit positivement, soit négativement sous forme de contre-transfert : il faut accepter d'être la « bonne mère » mais aussi celle qu'on rejette, certains n'ayant jamais connu de regard positif. La relation « normale » n'est jamais acquise et il faut se préparer à des accès de violence à cause de la dureté de la vie à la rue et la non-habitude de manier la parole paisible. Parfois, aussi, certains d'entre eux n'ont jamais connu d'affection gratuite ni d'attention à leur égard et se méfient, comme ayant peur de l'abandon. Ils « cassent » parfois

“ J'ai été amenée à modifier ma manière d'accompagner les personnes. ”

au moment où tout semble acquis « pour nous ». Cela ouvre des blessures et ils ne savent pas que faire de ce trop-plein affectif et émotionnel. Le passage brutal de l'amour à la haine est très fréquent et souvent inattendu, très perturbant pour le groupe. Il nous faut donc être très vigilants pour ne pas aller trop vite et ne pas investir une relation trop personnelle. Ce sont de toutes petites attentions qui restaurent la confiance : la fête d'un anniversaire, une visite à l'hôpital ou un coup de fil quand l'un d'entre eux est malade ou vit une épreuve familiale. Il est important pour l'équipe de se retrouver régulièrement pour parler ce qu'on vit parfois douloureusement.

Je tiens compte dans mes propositions de leurs demandes, de leurs désirs et de leurs rêves et leur permet le plus possible de prendre en charge l'une ou l'autre activité s'ils sont compétents en la matière. Mon rôle est de maintenir la cohésion du groupe, de favoriser les relations, de faire le lien, de faire les démarches extérieures qui relèvent de ma compétence, d'ouvrir sur la ville. Et, puis, il y a la joie d'être allé jusqu'au bout et d'être applaudi et reconnu !

Voici un exemple d'accompagnement fragile !

Je rencontre pour la première fois B. lors d'un repas ouvert le jeudi et lui parle des « petits déjeuners artistiques ». Il est tout de suite intéressé et s'engage en signant le contrat du groupe (chaque accueilli entrant dans l'atelier signe un contrat manifestant sa liberté et son engagement). Ce qui l'attire, c'est la dimension artistique mais aussi la recherche de sens à sa vie. À la question « Quel est ton rêve ? », il me répond : « Retrouver ma fille de 10 ans et apprendre à devenir père. » Il a 46 ans et dit n'avoir fait que des « conneries ». Il veut changer de vie.

Le premier mercredi, il arrive en avance pour m'aider à préparer le petit-déjeuner. C'est le jour où un journaliste de *La Vie* vient nous interviewer. Il parle tout de suite de la confiance

qu'on lui a fait sans lui poser de questions sur sa vie et il se sent bien.

La semaine suivante, il vient me parler personnellement et me confie qu'il a fait cinq ans de prison : des « casses », devenant spécialiste de l'ouverture de « coffres-forts ». Dans la semaine je lui envoie un SMS avec la question : « *Quel est le trésor que tu cherches ? Où est ton vrai trésor ?* » Il me dit qu'il est en lui.

À la rencontre suivante, il me dit qu'il a fait le choix de venir mais qu'on lui avait à nouveau proposé d'aller faire un « casse ». Il est heureux d'avoir refusé et dit avoir changé de numéro de portable pour qu'on ne le rappelle plus. Je lui remets la fiche suivante pour lui permettre de réfléchir sur ses choix.

Quelques repères pour choisir.

LE BIEN

Ce qui fait du bien à moi et aux autres
Ce qui met dans la joie
Ce qui met dans la paix
Ce qui m'ouvre aux autres
Ce qui me fait tenir debout
Ce qui me fait respirer et me donne la vie

LE MAL

Ce qui fait du mal à moi et aux autres
Ce qui rend triste
Ce qui met dans le trouble et le désordre
Ce qui replie sur moi
Ce qui fait tomber
Ce qui étouffe et fait mourir

Son regard s'illumine et il dit qu'il va l'accrocher chez lui. Ces repères résonnent en lui.

Peu à peu, il s'ouvre et aime venir parler de ce qu'il ressent. Sa référente est toute surprise de voir son changement et la parole qui ressurgit et elle demande à venir nous rencontrer à l'atelier. Puis, plus rien, du jour au lendemain ! B. ne vient plus et ne répond plus au téléphone. Certains me disent le rencontrer à la rue. Il demeure de mon côté une petite déception de ne plus pouvoir l'accompagner mais aussi la pensée que c'est son chemin et que je ne suis qu'un « maillon », une étape dans sa vie !

J'ai appris à rêver avec les accueillis

« *Quel est ton rêve ? As-tu une passion ?* » Voilà comment commence très souvent le premier entretien avec les personnes désireuses d'intégrer le groupe des « Fous d'art solidaires ». Et rares sont ceux qui ne répondent pas à cette question avec un grand sourire même si souvent la fin est moins heureuse : « *Mais je sais que ce rêve est impossible, irréalizable.* » Ce à quoi je réponds : « *Écoute, dépose ton rêve au sommet de la montagne et n'oublie pas de le regarder à chaque carrefour. Ce sera comme une étoile qui te guidera.* » Aucune question sur la raison de sa présence au Secours Catholique, sur son parcours chaotique, sauf si lui-même veut en parler.

L'expérience artistique : un plus !

Il faut être fous (ce n'est pas pour rien que le groupe se nomme les « Fous d'art solidaires ») pour parier sur ce désir qui ressurgit, et lui donner les moyens de le réaliser. L'art a ce pouvoir d'ouvrir des brèches d'espoir dans les cœurs, de donner accès aux émotions et de permettre une parole juste. Je ne dois pas oublier ce rêve révélé dans les projets de création. L'important, c'est d'abord d'être présent, de créer du lien, de stimuler, d'encourager lors des « chutes », accompagnant les désirs et les fragilités. On a le droit d'être malade, de s'éloigner du groupe pour un temps et l'accueil sera le même à son retour, mais toujours avec un temps d'échange pour comprendre cet éloignement. Comme on dit au Secours catholique, « *pas à pas, mais pas sans toi* ». Cela devient très concret.

Plus que tout ce que je pourrais dire sur le bienfait de ces ateliers, je vous livre quelques réflexions de participants :

- « *Pour moi, l'art est le reflet de la beauté des artistes et de la nature. Depuis les visites au musée, je découvre et j'apprécie la beauté. Avant, je trouvais que c'était superficiel. La beauté me procure du bien-être. Elle m'apaise, je me sens plus calme. De jour en jour, je découvre et j'apprécie de plus en plus ce qui m'entoure. Quand je vois un arbre, je le regarde dans tous ses aspects : je vois des formes comme s'il me parlait. La*

nature me montre le sacré de la vie. Maintenant, je m'ouvre à la beauté de la nature, de l'art, de la vie. »

- *« Depuis le temps que j'entendais parler du Louvre, ça y est, j'y suis allé. J'ai beaucoup aimé l'atelier «croquis des arts premiers». J'ai été étonné des détails qu'on peut voir en dessinant un croquis. J'ai aussi pu voir La Joconde de Leonardo Da Vinci. Au Quai-Branly, en visitant, grâce au guide, je me suis cru dans une histoire fantastique, à la découverte d'un nouveau monde ! L'art m'a apporté une certaine tranquillité et une partie de rêve. Avec le groupe, j'ai osé prendre le temps de faire les choses. »*
- *« L'art, c'est l'inspiration de ce que l'on peut soi-même créer, la satisfaction et la connaissance, la réflexion philosophique, l'imagination. Nous sommes à la recherche de notre identité par l'intervention de l'esprit qui exprime le "moi". J'ai trouvé l'amour, la joie, la synergie et l'harmonie d'un groupe solidaire et fraternel permettant de faire des choses ensemble. L'art permet une stimulation cérébrale, une sécrétion hormonale que le corps nous permet de faire. »*
- *« Certaines de mes créations me surprennent et révèlent un visage de moi-même que je n'apprécie pas forcément. Il m'est arrivé de briser une œuvre qui me dérangeait. En en parlant ensemble, j'ai mieux compris que je suis trop perfectionniste et que je n'accepte pas mes fragilités. »*
- *« Je me sens en harmonie avec les autres, avec qui je forme une «famille de cœur». Je partage avec plaisir. »*
- *« Cela m'a permis un développement spirituel. Quand je fais un mandala, je ne pense plus à rien. Je suis dans la cinquième dimension ! »*
- *« J'ai tenu mon chagrin en une seule main. Ce matin, en applaudissant, je l'ai explosé et exposé, le transformant en art. »*

En conclusion, je dirai que j'ai appris mon métier des personnes rencontrées au long de ces années de compagnonnage. J'ai procédé par « essais et erreurs », tirant profit de mes échecs et avançant « pas à pas » moi aussi.

Nous ne sommes que des passeurs »,

des « liens » qui retissent la Vie !

Et ma foi, dans tout cela ? Elle a été purifiée et tient finalement à peu de choses : croire que le Christ a vaincu la mort et qu'il m'entraîne à traverser l'épreuve avec lui. Je l'ai contemplé agissant dans ma vie et lui donnant du sens, malgré la souffrance. « Nous changerons notre regard sur le monde et, malgré la souffrance, nous chercherons la merveille », dit Boris Cyrulnik. Oui, la vie est là, à accueillir gratuitement. La vie est belle ! ■

Marie-Thérèse Esneault

Pour aller plus loin, quelques livres écrits avec Michel Gaulier

- *Odeurs prisonnières*, Éditions Quintessence
- *Les murs et les rues ont des oreilles*, Éditions Quintessence
- *Libre dans ma cellule*, Éditions DDB

Des textes d'auteur pour rire, réfléchir, s'émouvoir, s'interroger, s'étonner, s'exclamer, s'attarder... Sur la vie, sur nos vies et les bonnes et mauvaises surprises qu'elle(s) nous réserve(nt).



À propos de l'auteur :

Aïck Arcel Djibom veut devenir écrivain. Comme ce texte le démontre, il l'est déjà. Et un écrivain francophone qui, à l'égal de ceux de la négritude, sait faire sonner avec une grande force une langue française teintée des échos de sa culture béninoise. « J'aime écrire et donner de l'amour », se plaît-il à se décrire. Ce qu'il fait dans ces pages pour le bonheur du lecteur.

Poussière

Les personnages :

le fils : Toi ; le père : Moi ; la fille : Gémase ; l'enfant de Gémase : il ; la vieille.

Eh bien, chers amis, je suis béat de savoir que vous désirez m'entendre vous raconter une histoire. Alors, de ma chère voix, quitte à vous saisir, elle débute. Il y a longtemps, je dirais même très longtemps, vivait quelque part dans le monde un homme très riche qui s'appelait « Moi ». Il vivait dans une grande cité appelée « Nous ». Parmi Nous, il y avait des vertes et des pas mûres. Il y avait les uns et il y avait aussi les autres. Et c'est toute cette mosaïque qui contribuait à la beauté et la magnificence de Nous.

Pour Moi, le monde ne tournait qu'autour de lui, son fils Toi et sa belle et séduisante fille Gémase*. Ils avaient des animaux domestiques, notamment une cohorte de chiens qui, toute vérité étant bonne à dire, vivaient dans de meilleures conditions que plus la moitié de Nous.

Moi était un homme dur de caractère. Un caractère aussi dur que la carapace d'une tortue. Et le fait que sa femme eut rendu prématurément l'âme assombrit davantage son cœur. Toi, aussi, n'en était pas moins dur. Quelqu'un me dira certainement : tel père, tel fils !

Toi avait un style de vie dispendieux. Qui ne l'aurait pas eu ! Après tout, est-ce un crime de naître avec une cuillère en argent dans la bouche !

Un jour, ce dernier passait au volant de sa belle voiture. Un vent frais et doux vint lui caresser le visage et câliner son cœur dépourvu entièrement d'angoisses.

« Ah ! La vie », se dit-il tout en souriant à elle. « N'est-elle pas belle ! », rajouta-t-il en esquissant toujours un sourire. Un sourire cossu qui n'était pas donné à n'importe qui de faire glisser sur ses lèvres.

La minute qui lui fallait pour descendre de son petit nuage de bonheur, une vieille femme sortie de nulle part – dépenaillée, le visage sombre et noir comme si on eut versé du goudron sur sa peau, les cheveux ébouriffés, marchant difficilement et portant une odeur putride sur ses épaules, telle une croix – vint se mettre au travers du chemin de Toi.

Mais qu'avait-elle en tête ! Ou que cherchait-elle à faire ! Ne vaudrait-il pas mieux pour elle continuer sa pédestre randonnée ! À cet âge, elle devrait savoir, plus que quiconque, que les vaches n'ont rien à faire dans les jeux de chevaux. En tout cas, il fallait qu'elle sache avant de s'aventurer que le lézard ne mange pas du piment chaud pour que transpire la grenouille. Voilà donc Toi, comme s'il attendait qu'une pareille occasion se présente à lui, sorti de ses étriers pour lui réciter à la lettre tout sarcasme sur lequel tomba sa langue.

La vieille ne voulut que lui demander quelques cauris pour s'acheter à manger et, au cas où il aurait un cœur quelque peu élastique, un minuscule abri, pas plus grand que le pouce d'une naine personne. De quoi la garder au

* Gémase : Geneviève, Mathilde et Séverine

chaud la nuit, quand la fraîcheur toujours âpre débordera comme un fleuve. Mais Toi était trop fier de lui-même. Alors, il lui dit : « Si personne jusque-là n'a réussi à détourner mon regard de mon nombril, ce n'est pas un chiffon ou une serpillère comme toi qui le fera ! Vieille femme, quitte mon chemin avant que ma patience n'escalade ses murs. Des gens comme toi n'ont rien à faire dans ce monde. Ou, mieux, on doit vous passer des camisoles de force et vous jeter dans des ergastules. »

La vieille femme ne voulut pas en démordre, consciente du fait que la foi, aussi petite soit-elle, peut déplacer des montagnes encore que, ce jour-là, elle n'avait affaire qu'avec une seule. Alors, elle s'agrippa davantage à Toi pour implorer sa grâce, mais sans aucun succès. Elle finit donc par lui dire : « Jeune homme, souviens-toi que la richesse est comme un brouillard. »

Toi, n'ayant pas entendu cela d'une bonne oreille, devint de nouveau furax. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder son vase. Et il n'alla pas par quatre chemins pour lui rendre, avec toute sa hargne, la monnaie de sa pièce. « Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Langue de vipère, cafardeuse, cancanière... Laisse-moi te dire que la mienne ne se dissimulera pas.

D'ailleurs, ôte tes mains crottées de mes vêtements veloutés. »

Cela dit, il la poussa loin et hors de sa vue, remonta dans sa voiture. Le temps de la démarrer, il entendit la même vieille lui dire : « Je te pardonne, mon fils. Mais souviens-toi de moi au sixième jour. »

Ces dernières paroles de la femme agacèrent un brin Toi, lui qui pensait s'être débarrassé une fois pour toutes de cet albatros perché sur son cou. « Comment peut-elle oser m'appeler fils ! Quelle ire ! Quelle honte ! », s'indigna le jeune homme.

Alors, il dirigea sa voiture vers elle et lui dit : « À Dieu ne plaise ! » Puis continua son chemin. Depuis cet incident, il ne la croisa plus jamais et la vie poursuivit son cours.

Un beau jour donc, dans le calme serein, l'on apprit tout à coup par la brise qui passait, que Gémase s'éprit d'un homme de son âge. Ce dernier, sans chercher midi à quatorze heures, afficha une infrangible intention de l'épouser. Quand Gémase eut parlé de cet apollon au cœur d'artichaut à son père, Moi s'insurgea et s'y opposa farouchement et *in extenso*. Il haussa donc le ton.

« Écoute, petite enfant ! Tu te crois où, ici ! Dans une pétaudière ! Ai-je la même tête que le roi Pétaud. Alors là, quelle insulte faite à ma personne !

Sache, d'oies et déjà, que l'aigle ne vole pas ensemble avec le moineau. »

« Pourquoi donc, père ? », demanda Gémase de sa douce voix de pucelle.

« Parce qu'ils n'ont pas les mêmes plumages.

– Mais, père, je l'aime !

– Tais-toi, petite sottie. Que sais-tu de l'amour ? »

Gémase regarda son père sans dire mot.

« Oui, je t'écoute, dis-moi ce que tu sais de l'amour. Enfin... Père ! », dit-elle.

Il serait prétentieux et présomptueux de ma part de vous apprendre ce que vous savez déjà. Pour votre gouverne, c'est une boulimie ! Que dis-je ! C'est... C'est cette alchimie par laquelle on se retrouve à travers une autre personne, fût-elle d'un même rang social ou non, d'une même nuance de cuir ou non.

« Diable ! Vas-tu la fermer ! Idiote ! », reprit Toi. Resté jusque-là muet, il poursuivit :

« Deurait-on te rappeler encore que, dans notre bannière, l'on ne peut absolument pas et sous aucun prétexte mélanger le grain bon et l'ivraie ! »

« Mais l'habit ne fait pas le moine ! », lança la jeune fille, outrée.

« Il permet cependant de le reconnaître », répondirent concomitamment Toi et Moi, poussés à bout par la candeur de la belle Gémase.

« D'ailleurs ! », dit Toi. « Je sais ce qu'il y a lieu de faire. » Et il approcha sa bouche des oreilles de Moi pour lui chuchoter quelques mots. Moi mit fin alors à tout ce bavardage insipide et renvoya Gémase dans sa chambre.

« Jeune homme, souviens-toi que la richesse est comme un brouillard. »

La jeune femme s'enferma et déversa toutes les larmes chaudes qui lui passèrent par la tête. Mais, une fois la nuit venue, quand tout le monde eut sombré dans les bras de Morphée, elle prit la clé des champs afin d'éviter à tous égards tout plan machiavélique que rumineraient Toi et Moi.

Gémase et son homme vivaient désormais leur amour au grand jour. Ils en profitèrent pour fricoter à leur aise. Ce n'est donc pas pour des prunes qu'un bout de temps après, Gémase donna naissance à un petit garçon du nom d'Il.

Il n'acquiesça avec une étoile sur le front. Le temps de neuf retours de cornes de la lune qu'il eut passé dans le ventre de sa mère, Il en fit bon usage puisqu'il parlait, mangeait, marchait, faisait déjà tout de lui-même.

Quand Il disait : « *Soleil, brille !* » Le soleil se levait à n'importe quelle heure et commençait à briller.

Quand Il disait : « *Arrête-toi, pluie !* » Quelle que soit l'averse, il arrêtait de pleuvoir.

Les jours donc passèrent et les nuits aussi jusqu'au jour où Moi eut un songe dans lequel il lui fut révélé qu'il perdrait toutes ses terres, son bétail, le contenu de ses granges, tous ses trésors. Tout, tout et tout. Le seul moyen pour lui de s'en sortir était qu'il cherche un enfant prétendument né avec une étoile sur le front afin que celui-ci mette fin à tout malheur qui pourrait s'abattre sur lui. Moi avait sept jours pour le retrouver, sinon il n'aurait même plus ses yeux pour pleurer.

Toi et Moi mobilisèrent donc des hommes pour qu'ils aillent dans les quatre contrées du monde lui ramener un tel enfant, s'il existait. Les hommes acceptèrent la mission et, une fois payés, ils allèrent de commun accord chez eux pour se reposer, manger, boire et dormir en qualité de ceux et celles qui pensent que celui qui sème le vent ne peut récolter le beau temps.

Ils revinrent donc le jour avant l'ultimatum et dirent à Moi qu'ils avaient, comme de bons chevaux de trompette, fait l'essentiel voire l'in-faisable mais n'avaient pourtant pu trouver l'enfant. Et qu'un tel être n'existait ni dans l'au-delà, ni ici-bas.

Toi et Moi, dévastés par cette mauvaise nouvelle, meurtris dans leurs âmes et dans leurs cœurs, leurs visages rechampis de tristesse, gisaient dans les affres d'une lente agonie.

C'est alors que Toi se souvint de la vieille femme et de ses ultimes propos. Alors père et fils coururent comme des dératés dans tous les sens aux troussees de la vieille. Ils la cherchèrent dans tous les endroits sales, hideux, salirent leurs onéreuses tuniques de roi et de prince, parlèrent à haute voix comme des fous. Quand la vieille eut vu toute leur

peine, elle se montra finalement à eux dans un accoutrement féérique et leur révéla là où vivait Il.

Ce n'est qu'après cela, le lendemain, que le maléfice fut conjuré.

C'est aussi ce jour que ce conte tomba dans la mer. ■

“ Pour votre gouverne, c'est une boulimie ! Que dis-je ! C'est... C'est cette alchimie par laquelle on se retrouve à travers une autre personne, fût-elle d'un même rang social ou non. ”

Aïck Arcel Djibom

À propos de l'auteure

Nelly Cavalon, la soixantaine, mère de famille autrefois, n'a pas fait d'études, ni de carrière, a vécu beaucoup d'échecs et a aujourd'hui beaucoup d'amis, des jours très occupés... Tranquille, quoi, ou presque... Mais certainement une belle vie après des luttes dures et répétées... qui se finissent en grands plaisirs de vie malgré les regrets dans le soulagement et la joie de l'écriture. Elle dit toujours : « J'ai tout raté mais toujours avec beaucoup de bonheur. »

Pompe à essence

*« Un grand pied blanc,
Une grosse tête à deux couleurs, vert et bleu,
Des cadres où défilent des chiffres, là, immobiles,
Des fentes à la place des oreilles...
Où venaient se poser des pistolets,
Volumes, litres et autres mots, six au total, inscrits,
Des crochets sous les fentes des oreilles, en métal gris,
Une vieille pompe à essence sans plus de raison,
Posée sur un socle de béton... »*

Histoire

C'est un pauvre brave debout. C'est un de métal. C'est un pauvre brave différent et qui tient debout par le détour des temps, pauvre brave d'un pied seulement, d'un pied blanc, droit, épais, unique, planté dans son socle de béton, immobile. Pourtant, c'est lui, tout au long de longues années qui ont permis à nous tous, nous tous toujours grands pressés d'un monde déraisonné, d'alimenter nos longs déambulages qui griffonnaient la terre, la souillaient et empestaient l'air de sales gribouillis irréflechis, éparpillés en nombreux tours de monde répétés par-ci, par-là et retour d'ici, retour de là, retour de là-bas et reviens d'ici...

Ce pauvre brave abandonné a le col large, mais fin d'un trait. Son visage est divisé en deux par l'humeur de couleurs qui le font virer du rouge au bleu. Il est bâti solide, à bien résisté aux coups, y résiste toujours même abandonné dans l'inutilité. Sur les côtés de sa tête, deux longues fentes lui font des oreilles. Là, devraient être accrochés de longs tuyaux reliés à des boyaux cachés. Il devrait avoir, comme tous ses pauvres braves frères en avaient, les tripes à l'air. Mais il est débranché. Il est hors d'usage, oublié comme tous ses pauvres braves frères désuets, sans plus de raison, même devenu encombrant sur les passages... Sur son visage, dans les six cadrans perforés, les nombres se sont tus. Ils ne défilent plus. Ils ne défileront plus jamais dans le ronronnement

régulier du ventre de la machine qui remplissait les réservoirs à déambuler. Les mots sur son visage ne riment plus avec rien, dans un monde revenu des excès d'avant. Le monde a changé de ton. Le monde a changé d'histoire. Le monde a changé son cours dérisoire...

C'est un pauvre brave debout en danger, en grand danger de disparaître à cause de trop d'immobilité. Il tient la pause cependant, la pause fixe des temps d'avant pour lesquels il avait été imaginé, conçu, assemblé, là, planté, lui qui ne sert plus.

« *Les objets ont-ils une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?* » (Alphonse de Lamartine, « Milly, ou la terre natale », *Harmonies poétiques et religieuses*, livre III, harmonie II.)

À regarder ce pauvre erre fixe, on pourrait bien dire : « *Oui !* »

Il ne dit rien mais nous regarde passer. Il connaît si bien toutes les histoires du quartier ! Il connaît bien de nombreuses vies passagères aussi, mais il reste toujours très discret. C'est à peine si on se rappelle qu'il est là, planté dans son intransigeante immobilité, si on ne se tient pas à ses côtés. Il ne raconte jamais nos secrets. Dans l'immobilité durement gainée qui est la sienne, il fait la sourde sentinelle. C'est un pauvre brave de tous les temps, surtout ceux d'avant, ceux des déraisons, qui marque, comme un menhir celtique, l'emplacement à bord de croisement. De sa longue fidélité, de toutes ses années de service, de sa présence oubliée dans le secret de nos vies, il faudrait le remercier. Il pourrait devenir un petit monument gai de quartier heureux, de raison retrouvée. Aux crochets, qui jadis tenaient ses pistolets, on accrocherait des pots de fleurs colorées comme les boucles d'oreille à un pirate de grand vent. Sur sa tête, on poserait la sculpture d'un chat et sa queue pendrait de repos, de soleil, de pluie, de vent, de nuit, en travers du visage coloré de rouge et de bleu, impassible de routine inutile. Et, à son pied, comme dans toutes les rues, comme dans toutes les villes, comme dans tout le monde entier redevenu sage, pousserait une herbe verte à foison, semée aussi de bleuets, de coquelicots, quelques marguerites, primevères ou violettes à tour de saisons... Alors, par derrière lui, sans gêner le passage des passants à pied, il y aurait un banc où chacun pourrait venir s'asseoir seul ou accompagné, en poète ou en pensif rêveur, le temps d'un goûter ou d'un tricotage, humains sages de ce nouveau monde inventé par les réfléchis heureux qui ont, juste à temps, appris à changer le cours de leurs méfaits pour le sauver.

« Même dans un temps de raison retrouvée, la lutte reste âpre contre les indifférents aux blessures du monde. »

De distributeur de carburant nocif, il deviendrait compagnie de vie, mascotte de quartier, borne éternellement sédentaire des temps modernes, rappel des folies, espoir de raison retrouvée.

Chacun prendrait soin de lui, viendrait arroser ses boucles d'oreilles, gratter son pied d'herbe, semer des giroflées en chantonnant : « *Que tu as la maison belle, giroflée, girofla...* » (Yves Montand), planter un lierre pour l'enrouler autour de son pied gainé de blanc, et qu'il vogue et rampe vers d'autres monuments laids de béton... Un peu de vert pour le bien des temps...

Parce que, même dans un temps de raison retrouvée, la lutte reste âpre contre les indifférents aux blessures du monde : il règne un état perpétuel de guerre avec ceux qui réclament le retour aux transports routiers, à l'extraction et à l'utilisation d'énergies fossiles, l'augmentation des cadences... Tout ce que de longues, pénibles batailles ont vaincu à force de combats durement menés à grands coups de déterminations butées...

Maintenant, les eaux, l'air, les prés, les forêts, les cultures sont propres ! Pas de marche arrière !

Maintenant, il faut en prendre grand soin et consolider les progrès... Il fallait sauver la planète ! On l'a fait ! ■

*« Il y avait un jardin qu'on appelait la Terre.
Il brillait comme un fruit défendu.
Non, ce n'était pas le paradis ni l'enfer,
Ni rien de déjà vu ou déjà entendu. »*

Georges Moustaki

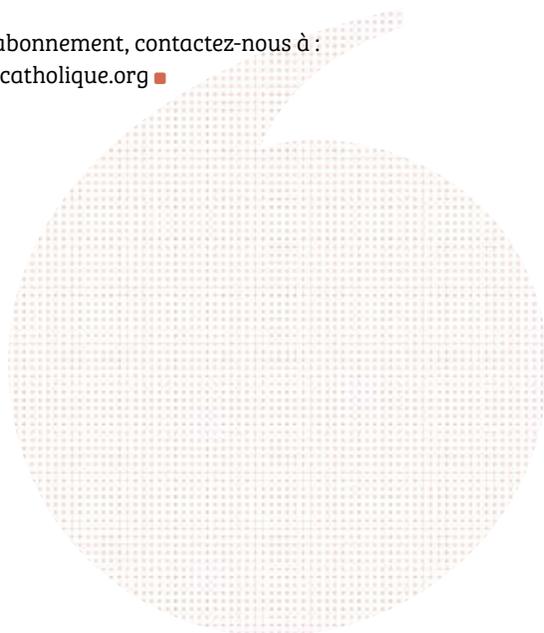
Où trouver *L'Apostrophe* ?

L'Apostrophe est une revue semestrielle du Secours Catholique – Caritas France.

Elle est accessible gratuitement au format numérique à l'adresse lapostrophe.secours-catholique.org. Vous pouvez également commander, gratuitement à cette même adresse, un à cinq exemplaires papier du numéro désiré.

L'abonnement à *L'Apostrophe* est réservé aux groupes membres du Secours Catholique et de son réseau.

Pour toute information ou abonnement, contactez-nous à :
dept.pouvoiragir@secours-catholique.org ■





L'Apostrophe est une revue semestrielle éditée par le Secours Catholique – Caritas France et imprimée à 7 300 exemplaires.

Version numérique sur lapostrophe.secours-catholique.org

Directrice de publication : Véronique Fayet

Comité éditorial : Clarisse, Solen, Brigitte, Khalid, Cyril, Christophe, Jacques, Thierry, Emmanuel, Aïck, Malika, Allal, Zahra

Création maquette : Guillaume Seyral / SCCF

Iconographie : Élodie Perriot

Photo de couverture : Christophe Hargoues / SCCF

Correction : Olivier Pradel

Impression :



Ont participé à ce numéro :

Groupe du Secours Catholique de Roubaix, composé de Malika, Zahra, Allal, Richard, Réguia, Yacine, Sylvia, Sophie, Steevens.

Le groupe de Dreux : Janine, Daniel M., David, Cinthia, Béatrice, Claire, Anne-Marie, Rémi, Daniel P., Gisèle, Christine, Jean-Pascal, Étienne.

Et, par ordre d'apparition : Catherine, Solen, Michelle, Pierre, Zahra, Marie, Mohammed Al Hodai, Nelly Cavalon, Dylan, Kevin, Kamal, Medhi, Morgan, Alain et Mickaël, Franck, Margaux, Léonore, Joséphine, Julien, Baptiste et Victor, Sam, Enzo, Léo, Adrien, Victoire, Clémence, Marie, Capucine, Gabrielle, Fabien, Apolline, Maxence, Henri Meurant, F, J, P, R, T, Cyril Bredèche, Jacques Duffaut, Marie Thérèse Esneault, Aïck A. Djibom

Rédaction : Secours Catholique – Caritas France, 106 rue du Bac, 75007 Paris.

Contact : dept.pouvoiragir@secours-catholique.org

ISSN 2553-1417

L'Apostrophe (Paris, 2019)

L'Apostrophe, une revue dont les auteurs sont des personnes qui, par leur expérience personnelle face à la précarité, ont développé une expertise sur les questions de pauvreté.

Au sein du Secours Catholique – Caritas France et des organisations engagées contre la pauvreté, des hommes et des femmes vivant des situations difficiles s'expriment, relisent leur parcours, le mettent en mots, partagent ce qui est important pour eux et leur ressenti, et parviennent ainsi à élaborer une pensée collective.

Tous les six mois, un regard « de côté » qui permet de regarder et comprendre la société « autrement » et de l'interroger, voire l'apostropher.

lapostrophe.secours-catholique.org

 caritasfrance
 Secours Catholique-Caritas France



ENSEMBLE,
CONSTRUIRE
UN MONDE JUSTE
ET FRATERNEL